



THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE TOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBÉE



MISE EN
SCÈNE

VIRGINIE DESPENTES

CRÉATION À LILLE DU 12 AU 16 MARS 2024

REVUE DE PRESSE

CONTACTS PRESSE

Agence Myra

Yannick Dufour et Lucie Martin

01 40 33 79 13

yannick@myra.fr

lucie@myra.fr

LISTE DES JOURNALISTES VENU·ES

AUDIOVISUEL

CAPRON Stéphane - France Inter

QUOTIDIENS

AUJARD Kenan - AFP (correspondant Lille)

CROIZER Callysta - Les Echos

FAURE Sonya - Liberation

GAYOT Joëlle - Le Monde

JOUBERT Sophie - L'Humanité

LEFEBVRE Claire - La Voix du Nord

HEBDOMADAIRES

ORAIN Kilian - Telerama

VAN EDMOND Nedjma - L'Obs

MENSUELS

DEMEY Eric - La Terrasse

TRIMESTRIEL

MARTINEZ Aurélien - têtù

WEB

BAZIN Apolline - Manifesto XXI.com

BLAUSTEIN Maïté - mademoiselle Lit / Instagram

GANDILLOT Sarah - Causette.fr

GROSOS Mathis - DRamathis - L'Oeil d'Olivier.fr

PRESSE ÉTRANGÈRE

SPRENG Eberhard - Deutsche Rundfunk / Die Zeit



AVANT-PAPIERS



Par
SONYA FAURE

Ca fait quoi d'écrire à plusieurs ? Ça fait quoi de « se laisser traverser par ce que les autres pensent », d'accepter d'être relu, de s'entendre dire parfois que ça ne va pas, de ne pas trouver sa place puis de la trouver, de faire naître, à quatre, « une créature Frankenstein » ? Virginie Despentes, Anne Pauly, Julien Delmaire et Paul B. Preciado (peu importe pour l'instant qui a dit quoi puisque leurs voix sont ici mêlées) ont écrit **WOKÉ**. C'est ce texte que Virginie Despentes monte ces jours-ci au Théâtre du Nord, à Lille, pour sa première mise en scène. Spectacle *sold out*, on pouvait s'y attendre, quelques jours seulement après la mise en vente des places cet automne.

Il y a trois ans, David Bobée, qui avait travaillé avec Despentes sur *Viril*, une lecture musicale de textes féministes avec Béatrice Dalle et Casey, et dirige aujourd'hui le Théâtre du Nord, lui propose d'en devenir artiste associée. Elle caste alors un quatuor aux univers d'écriture a priori dissonants, mais à l'harmonie politique évidente – féministe, queer, antiraciste : la philosophie transgenre et transdisciplinaire de Paul B. Preciado, dont les conférences tournent à la performance, l'intime ironie d'Anne Pauly (*Avant que j'oublie*, prix du livre Inter 2020) et la poésie de Julien Delmaire (*Delta Blues*, 2021). Et Despentes, donc, qui se plaît tout particulièrement à écrire les dialogues. Au début ça patine, ça fûrète, ça s'inquiète. Et ça prend. « C'est Virginie qui a eu l'idée, raconte Delmaire : on devait écrire comme si on était un groupe de rock. Et comme dans un boeuf, improviser, s'accorder.

«WOKÉ»

Le chemin de joie de Virginie Despentes

Pour sa première mise en scène, l'autrice met en abîme le processus d'écriture à quatre, avec ses difficultés, à l'origine de cette création. Une ode à la force des vulnérabilités coalisées. «Libération» a pu assister aux répétitions au Théâtre du Nord, à Lille.

Virginie avait même trouvé notre nom, le *Quatuor Oddity*, en hommage à Bowie.»

C'est quoi écrire à plusieurs ? C'est à la fois l'histoire de la pièce, et c'est aussi ce qu'elle raconte, finalement. Finalement, parce qu'au début, les quatre étaient plutôt partis sur un récit de science-fiction. «Un truc de cosmonautes, un texte à la Philippe K Dick, rapporte encore Julien Delmaire. On était en pleine mobilisation contre la réforme des retraites et, nous, on parlait dans l'espace. C'était pas nous, on a laissé tomber.» Anne Pauly avait aussi pensé à une histoire de bunkers que les riches faisaient construire pour se protéger de peuples affamés, de bunkers qui seraient bientôt sabotés. Et puis Paul Preciado a dit : «On n'en peut plus de la dystopie.» Parce que la dystopie rappelle trop le quotidien, désormais.

PERSONNAGES DE PAPIER QUI S'ÉMANCIPENT

Finalement donc, ils ont décidé de raconter l'histoire de quatre auteurs queers et gauchistes (Suzanne, Juliette, Clay et Joachim – pour Virginie, Anne, Paul et Julien) qui doivent écrire une pièce ensemble, et n'y arrivent pas. Empêchés par la précarité économique ou leurs fêlures intimes, sidérés par la violence de l'époque contre les démunis et les marges, backlashed, englués dans cette accusation grotesque de «wokisme», synonyme pour la réaction, tout en nuances, de totalitarisme. Avant que, justement, ces vulnérabilités s'agrègent et les fassent se lever (et pas se casser cette fois). Avant que leurs personnages de papier prennent vie, s'incarnent et s'émancipent jusqu'à les réveiller, les engueuler, prendre leur place si nécessaire : «Écrire à quatre : c'est une grande idée. Avec vos ego

Mascare et Clara Ponsot (ci-contre), et Sasha Andres (ci-dessous) lors des répétitions de *WOKE*, à Lille. PHOTOS ARNAUD BERTHEREAU, THÉÂTRE DU NORD

CULTURE



de trépanés, ça va être facile à faire, ça... et du théâtre en plus!» balance un personnage à son auteur. Une mise en abîme, un double dédoublement. «Une histoire de multitude a commencé à apparaître», témoigne Anne Pauly. Chez Pirandello, les *Six Personnages en quête d'auteur* rappelaient qu'ils étaient des êtres vivants, plus vivants que «ceux qui ont des habits sur le dos», «moins réels peut-être, mais plus vrais». Chez Desportes&co, ils sont gouines, punkettes, hétéros, désirants (il y a beaucoup de mères aussi, réelles et fantasmées, dans ces personnages qui débarquent sans crier gare). Et d'habits justement, ils en changent souvent.

Sur le plateau, un vendredi de répétitions à trois jours de la première, voilà ce que ça donnait. De joyeuses émeutes, le spectre de la répression, des doutes, de la joie. Un curé qui crie: «Tu veux changer ta vie? Commence par faire ton lit!». la comédienne Mata Gabin qui rit (et tous avec elle dans son sillage, impossible de faire autrement), une diseuse de bonne aventure qui lance: «Est-ce que tout le monde est prête?» Et Virginie Desportes qui dit: «Quel stress. C'est ma première fois.» David Bobée, qui signe la scénographie du spectacle, avait prévenu: «Avec Virginie, c'est le bordel, mais joyeusement.» Et Mata Gabin qui conclut: «Tous ensemble, on est un corps avec plein de têtes.»

On commence les répétitions par la fin, moment fort et libérateur du spectacle. La table de travail et le canapé où peinaient les quatre auteurs impuissants ont disparu, et face à la salle, ils scandent une assurance retrouvée: «On va te la faire à la paresse, au goût de la grasse matinée, à la joie de rester au soleil, à l'amitié, qui prend du temps et qui compte plus

«J'ai l'impression que le public de théâtre est resté curieux d'expériences. Les gens sont là. Ils s'embarquent avec toi et il ne faut pas tant de monde que ça pour remplir une salle, pour se sentir ensemble.»

Virginie Desportes

que le travail, et aux enfants qu'on regarde sauter dans les flaques d'eau et se salir et rire. On va te la faire à la kiffance, à la baise.» Ce qui compte pour Desportes, c'est l'état dans lequel les spectateurs quitteront la salle, dans quelques jours. «L'idée, ça serait qu'on sorte du spectacle avec la conviction que ça vaut le coup d'y croire encore, dit-elle. Que tout n'est pas perdu, que la réalité est encore malléable. Je ne veux pas accabler les gens davantage. Moi, en ce moment, j'ai la force, je peux entretenir le feu.»

«J'ÉCRIS À TÂTONS, LOW-TECH, BRICOLÉ, INTUITIF»

On sort de la salle justement, et du théâtre, le temps d'une pause clope et frênette («une boisson pas mal à base de feuilles de frêne», promet Desportes, qui dit juste). Stressée peut être, mais rayonnante. «Ça rend

heureuse.» Même les derniers sauts d'obstacles (l'ingé son qui change en cours de route, l'actrice qui se blesse la main) la font marrer: «Il y a plein de choses que je ne savais pas. Par exemple, tant qu'on peut éviter d'avoir huit personnes sur le plateau en même temps, c'est mieux. Ou bien se dire "ce passage ça ne marche pas bien, mais on verra sur scène", c'est pas une bonne idée, parce que c'est un peu tard pour "voir"». La mise en scène en revanche, n'a pas été si éloignée de son écriture. «J'écris de la même façon, à tâtons, low-tech, bricolé, intuitif.»

Virginie Desportes ne va plus au cinéma, mais continue d'aller au théâtre. «J'ai l'impression que le public de théâtre est, lui, resté curieux d'expériences. Les gens sont là. Ils s'embarquent avec toi et il ne faut pas tant de monde que ça pour remplir une salle, pour se sentir ensemble.» Elle aime Rébecca Chaillon, la pièce *Catarina et la beauté de tuer des fascistes* de Tiago Rodrigues, et Vincent Macaigne. «Pour cette joie similaire à celle que je peux avoir lors d'un concert, qui est encore la forme que je vois le plus sur scène. Cette agitation sur le plateau qui te permet d'avoir la sensation de pouvoir quitter la salle à tout moment, je l'adore.»

Le bordel de Desportes est un doux bordel. «Jamais je n'ai eu tant l'impression, chaque matin, qu'on me demandait comment j'allais en se souciant vraiment de comment j'allais», dit la comédienne Mata Gabin (qui joue Joachim, le double de Julien Delmaire). «Je vais chercher chez les acteurs ce qu'ils ont. Je ne vais pas les exténer, les retourner, les révéler, explique Virginie Desportes. Je les regarde, ils n'ont pas tous les mêmes corps, la même voix, le même théâtre surtout. C'est

*l'assemblage qui m'intéresse.» Mascare et Soa de Muse viennent du cabaret, Casey (qui joue Clay, alias Preciado) du rap, Soraya Garlenq et Felix Maritaud du cinéma, Clara Ponsot (Juliette / Anne Pauly) et Sasha Andres (Suzanne / Virginie D.) ont joué dans *Bye bye blonde*. «Ils ont tous de très fortes personnalités. D'une manière ou d'une autre, ils ont vécu l'expérience minoritaire et savent respecter les failles de l'autre. Chaque jour, il y en a un qui fait chier. Et on a tous conscience que ça passera, que le lendemain, ça sera un autre.»*

«ON A FAIT DÉGORGER LES INSULTES»

Sur scène il y a des confettis, du rose et des plumes, mais aussi de la fumée et des matraques. Des femmes jouent des hommes, des noirs incarnent des blancs. Un grand jeu de ressemblances-dissonances, quand l'époque est au rappel identitaire. Au moment de l'écriture en commun, le philosophe queer Paul Preciado publiait son livre *Dysphoria Mundi*. Il regagnait la table d'écriture collective effondré par la violence de certaines confrontations médiatiques. Tous se sont alors mis à partager les questions absurdes ou abjectes qu'ils avaient essayées: «Vous ressemblez à Yannick Noah», a-t-on dit à Julien Delmaire. «Vous allez traduire votre livre en africain?» Ils finissent par en rire. «On a fait dégorger les insultes», dit aujourd'hui Virginie Desportes. Qui réapparaissent sur la scène de *WOKE*, dans la bouche d'éditorialistes réacs: «N'êtes-vous pas devenu le porte-parole du califat queer qui colonise actuellement le service public?» «Maintenant que vous êtes propriétaire, pensez-vous toujours que les proprios méritent une balle dans la tête?» «Et sinon, est-ce que vous condamnez les violences?»

Ils savent retourner l'insulte – et en premier lieu le mot «woke» qui donne son nom à la pièce, comme ils savent moquer leurs propres travers de gauchistes. Un personnage découvre le texte de son auteur: «Pulsion de l'illimitation du capitalocène, renversement du néocapitalisme... on se croirait dans un putain de bingo des couches éclairées.» Cette sortie-là vient d'Anne Pauly, qui, après une conversation au téléphone, relançait d'un SMS: «Ce n'est pas grand-chose: je voulais juste vous parler de la joie qu'on a pensée comme un remède.» Preciado: «Qu'est-ce qu'on peut laisser aux jeunes qui ont aujourd'hui 15 ans? La joie comme méthodologie politique, la joie comme pratique collective.»

A l'envol de la pièce, un long et revigorant appel fait danser des personnages en boa à plumes et chapeaux de cow-boys: «La classe précaire la classe pute la classe sans passeport la classe trans la classe tartouze la classe obèse [...] toutes nos classes cumulées nous faisons tourner le monde.» Chez Pirandello, les personnages disaient aussi: «On peut naître à la vie de tant de manières, sous tant de formes: arbre ou rocher, eau ou papillon... ou encore femme. Et l'on peut naître aussi personnage!»

WOKE mise en scène VIRGINIE DESPORTES, du 12 au 16 mars 2024, au Théâtre du Nord (Lille).

Doux bordel **«WOKE» : le chemin de joie de Virginie Despentès**

Article réservé aux abonnés

Pour sa première mise en scène, l'autrice met en abîme le processus d'écriture à quatre, avec ses difficultés, à l'origine de cette création. Une ode à la force des vulnérabilités coalisées. «Libération» a pu assister aux répétitions au Théâtre du Nord, à Lille.



Mascaré et Clara Ponsot lors des répétitions de «WOKE», à Lille. (Arnaud Bertereau/Théâtre du Nord)

par [Sonya Faure](#)

publié le 10 mars 2024 à 20h28

Ça fait quoi d'écrire à plusieurs ? Ça fait quoi de «*se laisser traverser par ce que les autres pensent*», d'accepter d'être relu, de s'entendre dire parfois que ça ne va pas, de ne pas trouver sa place puis de la trouver, de faire naître, à quatre, «*une créature Frankenstein*» ? [Virginie Despentès](#), Anne Pauly, Julien Delmaire et Paul B. Preciado (peu importe pour l'instant qui a dit quoi puisque leurs voix sont ici mêlées) ont écrit *WOKE*. C'est ce texte que Virginie Despentès monte ces jours-ci au Théâtre du Nord, à Lille, pour sa première mise en scène. Spectacle *sold out*, on pouvait s'y attendre, quelques jours seulement après la mise en vente des places cet automne.

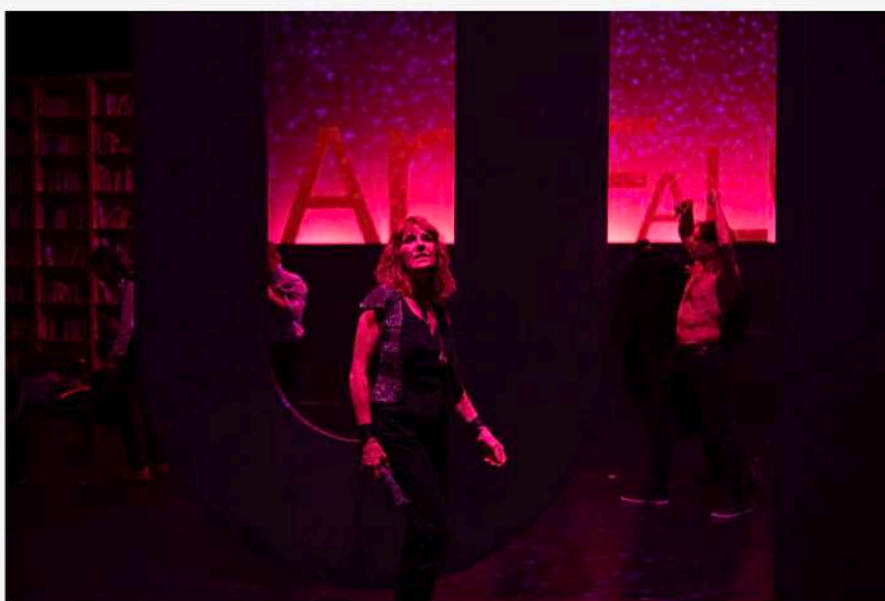
Il y a trois ans, David Bobée, qui avait travaillé avec Despentes sur *Viril*, une lecture musicale de textes féministes avec Béatrice Dalle et Casey, et dirige aujourd'hui le Théâtre du Nord, lui propose d'en devenir artiste associée. Elle caste alors un quatuor aux univers d'écriture a priori dissonants, mais à l'harmonie politique évidente – féministe, queer, antiraciste : la philosophie transgenre et transdisciplinaire de Paul B. Preciado, dont les conférences tournent à la performance, l'intime ironie d'Anne Pauly (*Avant que j'oublie*, prix du livre Inter 2020) et la poésie de Julien Delmaire (*Delta Blues*, 2021). Et Despentes, donc, qui se plaît tout particulièrement à écrire les dialogues. Au début ça patine, ça furète, ça s'inquiète. Et ça prend. «*C'est Virginie qui a eu l'idée, raconte Delmaire : on devait écrire comme si on était un groupe de rock. Et comme dans un bœuf, improviser, s'accorder. Virginie avait même trouvé notre nom, le Quatuor Oddity, en hommage à Bowie.*»

C'est quoi écrire à plusieurs ? C'est à la fois l'histoire de la pièce, et c'est aussi ce qu'elle raconte, finalement. Finalement, parce qu'au début, les quatre étaient plutôt partis sur un récit de science-fiction. «*Un truc de cosmonautes, un texte à la Philippe K Dick, rapporte encore Julien Delmaire. On était en pleine mobilisation contre la réforme des retraites et, nous, on partait dans l'espace. C'était pas nous, on a laissé tomber.*» Anne Pauly avait aussi pensé à une histoire de bunkers que les riches faisaient construire pour se protéger de peuples affamés, de bunkers qui seraient bientôt sabotés. Et puis Paul Preciado a dit : «*On n'en peut plus de la dystopie.*» Parce que la dystopie rappelle trop le quotidien, désormais.

Des personnages de papier qui prennent vie, s'incarnent et s'émancipent

Finalement donc, ils ont décidé de raconter l'histoire de quatre auteurs queers et gauchistes (Suzanne, Juliette, Clay et Joachim – pour Virginie, Anne, Paul et Julien) qui doivent écrire une pièce ensemble, et n'y arrivent pas. Empêchés par la précarité économique ou leurs fêlures intimes, sidérés par la violence de l'époque contre les démunis et les marges, backlashés, englués dans cette accusation grotesque de «wokisme», synonyme pour la réaction, tout en nuances, de totalitarisme. Avant que, justement, ces vulnérabilités s'agrègent et les fassent se lever (et pas se casser cette fois). Avant que leurs personnages de papier prennent vie, s'incarnent et s'émancipent jusqu'à les réveiller, les engueuler, prendre leur place si nécessaire : «*Ecrire à quatre : c'est une grande idée. Avec vos ego de trépanés, ça va être facile à faire, ça... et du théâtre en plus !*» balance un personnage à son auteur. Une mise en abîme, un double dédoublement. «*Une histoire de multitude a commencé à apparaître*», témoigne Anne Pauly. Chez Pirandello, les *Six personnages en quête d'auteur* rappelaient qu'ils étaient des êtres vivants, plus vivants que «*ceux qui ont des habits sur le dos*», «*moins réels peut-être, mais plus vrais*». Chez Despentes & co, ils sont gouines, punkettes, hétéros, désirants (il y a beaucoup de mères aussi, réelles et fantasmées, dans ces personnages qui débarquent sans crier gare). Et d'habits justement, ils en changent souvent.

Sur le plateau, un vendredi de répétitions à trois jours de la première, voilà ce que ça donnait. De joyeuses émeutes, le spectre de la répression, des doutes, de la joie. Un curé qui crie : *«Tu veux changer ta vie ? Commence par faire ton lit !»*, la comédienne Mata Gabin qui rit (et tous avec elle dans son sillage, impossible de faire autrement), une diseuse de bonne aventure qui lance : *«Est-ce que tout le monde est prête ?»* Et Virginie Despentes qui dit : *«Quel stress. C'est ma première fois.»* David Bobée, qui signe la scénographie du spectacle, avait prévenu : *«Avec Virginie, c'est le bordel, mais joyeusement.»* Et Mata Gabin qui conclut : *«Tous ensemble, on est un corps avec plein de têtes.»*



Sasha Andres lors des répétitions de «WOKE», à Lille. (Arnaud Bertereau/Théâtre du Nord)

On commence les répétitions par la fin, moment fort et libérateur du spectacle. La table de travail et le canapé où peinaient les quatre auteurs impuissants ont disparu, et face à la salle, ils scandent une assurance retrouvée : *«On va te la faire à la paresse, au goût de la grasse matinée, à la joie de rester au soleil, à l'amitié, qui prend du temps et qui compte plus que le travail, et aux enfants qu'on regarde sauter dans les flaques d'eau et se salir et rire. On va te la faire à la kiffance, à la baise.»* Ce qui compte pour Despentes, c'est l'état dans lequel les spectateurs quitteront la salle, dans quelques jours. *«L'idée, ça serait qu'on sorte du spectacle avec la conviction que ça vaut le coup d'y croire encore, dit-elle. Que tout n'est pas perdu, que la réalité est encore malléable. Je ne veux pas accabler les gens davantage. Moi, en ce moment, j'ai la force, je peux entretenir le feu.»*

«J'ai l'impression que le public de théâtre est, lui, resté curieux d'expériences. Les gens sont là. Ils s'embarquent avec toi et il ne faut pas tant de monde que ça pour remplir une salle, pour se sentir ensemble.»

— Virginie Despentes

On sort de la salle justement, et du théâtre, le temps d'une pause clope et frênette («une boisson pas mal à base de feuilles de frêne», promet Despentes, qui dit juste). Stressée peut être, mais rayonnante. «Ça rend heureuse.» Même les derniers sauts d'obstacles (l'ingé son qui change en cours de route, l'actrice qui se blesse la main) la font marrer : «Il y a plein de choses que je ne savais pas. Par exemple, tant qu'on peut éviter d'avoir huit personnes sur le plateau en même temps, c'est mieux. Ou bien se dire "ce passage ça ne marche pas bien, mais on verra sur scène", c'est pas une bonne idée, parce que c'est un peu tard pour "voir"». La mise en scène en revanche, n'a pas été si éloignée de son écriture. «J'écris de la même façon, à tâtons, low-tech, bricolé, intuitif.»

Virginie Despentes ne va plus au cinéma, mais continue d'aller au théâtre. «J'ai l'impression que le public de théâtre est, lui, resté curieux d'expériences. Les gens sont là. Ils s'embarquent avec toi et il ne faut pas tant de monde que ça pour remplir une salle, pour se sentir ensemble.» Elle aime Rébecca Chaillon, la pièce *Catarina et la beauté de tuer des fascistes* de Tiago Rodrigues, et Vincent Macaigne. «Pour cette joie similaire à celle que je peux avoir lors d'un concert, qui est encore la forme que je vois le plus sur scène. Cette agitation sur le plateau qui te permet d'avoir la sensation de pouvoir quitter la salle à tout moment, je l'adore.»

Le bordel de Despentes est un doux bordel. «Jamais je n'ai eu tant l'impression, chaque matin, qu'on me demandait comment j'allais en se souciant vraiment de comment j'allais», dit la comédienne Mata Gabin (qui joue Joachim, le double de Julien Delmaire). «Je vais chercher chez les acteurs ce qu'ils ont. Je ne vais pas les exténuier, les retourner, les révéler, explique Virginie Despentes. Je les regarde, ils n'ont pas tous les mêmes corps, la même voix, le même théâtre surtout. C'est l'assemblage qui m'intéresse.» [Mascare et Soa de Muse](#) viennent du cabaret, [Casey](#) (qui joue Clay, alias Preciado) du rap, [Soraya Garlenq](#) et [Felix Maritaud](#) du cinéma, Clara Ponsot (Juliette /Anne Pauly) et Sasha Andres (Suzanne /Virginie D.) ont joué dans *Bye bye blondie*. «Ils ont tous de très fortes personnalités. D'une manière ou d'une autre, ils ont vécu l'expérience minoritaire et savent respecter les failles de l'autre. Chaque jour, il y en a un qui fait chier. Et on a tous conscience que ça passera, que le lendemain, ça sera un autre.»

Ils savent moquer leurs propres travers de gauchistes

Sur scène il y a des confettis, du rose et des plumes, mais aussi de la fumée et des matraques. Des femmes jouent des hommes, des noirs incarnent des blancs. Un grand jeu de ressemblances-dissonances, quand l'époque est au rappel identitaire. Au moment de l'écriture en commun, le philosophe queer Paul Preciado publiait son livre *Dysphoria Mundi*. Il regagnait la table d'écriture collective effondré par la violence de certaines confrontations médiatiques. Tous se sont alors mis à partager les questions absurdes ou abjectes qu'ils avaient essayées : «*Vous ressemblez à Yannick Noah*», a-t-on dit à Julien Delmaire. «*Vous allez traduire votre livre en africain ?*» Ils finissent par en rire. «*On a fait dégorger les insultes*», dit aujourd'hui Virginie Despentes. Qui réapparaissent sur la scène de *WOKE*, dans la bouche d'éditorialistes réacs : «*N'êtes-vous pas devenu le porte-parole du califat queer qui colonise actuellement le service public ?*» «*Maintenant que vous êtes propriétaire, pensez-vous toujours que les proprios méritent une balle dans la tête ?*» «*Et sinon, est-ce que vous condamnez les violences ?*»

Ils savent retourner l'insulte – et en premier lieu le mot «woke» qui donne son nom à la pièce, comme ils savent moquer leurs propres travers de gauchistes. Un personnage découvre le texte de son auteur : «*Pulsion de l'illimitation du capitalocène, renversement du nérocapitalisme... on se croirait dans un putain de bingo des couches éclairées.*» Cette sortie-là vient d'Anne Pauly, qui, après une conversation au téléphone, relançait d'un SMS : «*Ce n'est pas grand-chose : je voulais juste vous parler de la joie qu'on a pensée comme un remède.*» Preciado : «*Qu'est-ce qu'on peut laisser aux jeunes qui ont aujourd'hui 15 ans ? La joie comme méthodologie politique, la joie comme pratique collective.*»

A l'envol de la pièce, un long et revigorant appel fait danser des personnages en boa à plumes et chapeaux de cow-boys : «*La classe précaire la classe pute la classe sans passeport la classe trans la classe tarlouze la classe obèse [...] toutes nos classes cumulées nous faisons tourner le monde.*» Chez Pirandello, les personnages disaient aussi : «*On peut naître à la vie de tant de manières, sous tant de formes : arbre ou rocher, eau ou papillon... ou encore femme. Et l'on peut naître aussi personnage !*»

WOKE, mise en scène Virginie Despentes, du 12 au 16 mars 2024, au Théâtre du Nord (Lille).



Du 12 au 16 mars à Lille, le Théâtre du Nord accueille *Woke*, la première pièce de théâtre co-écrite et mise en scène par Virginie Despentes. À dix jours de la première, on a lu les premières pages du texte, assisté à un après-midi de répétition : voici en exclusivité un aperçu de la pièce racontée par son autrice et sa troupe.

L'affiche de *Woke*, signée Maïc Baxane, donne le ton : une hydre aux multiples têtes masculines, féminines, exultantes, percées ou voilées, fait un cœur avec ses doigts au-dessus d'une boule disco. Côté casting, c'est un peu les *Avengers* du « wokistan » : la pièce est un texte inédit co-signé par Virginie Despentes, le philosophe Paul B. Preciado, les romancier-es Anne Pauly et Julien Delmaire. À la distribution, on retrouve des complices de longue date de Despentes dont le rappeur Casey et l'actrice Sasha Andres (*Bye Bye Blondie*) et de nouveaux visages comme l'acteur Félix Maritaud et l'artiste de cabaret Soa de Muse. De ce qu'on a pu voir de la création en cours, l'œuvre est à la fois tendre et mordante, dense (peut-être un peu trop ?), lucide mais pas fataliste. « *Je ne sais pas si la pièce est bien*, dit Virginie Despentes, *mais je sais depuis le début, et en accord avec les autres, que ce qu'on veut, c'est que les gens n'en sortent pas abattus. On a compris qu'on était dans la merde, on va pas en rajouter.* » *Woke* a beaucoup de choses à dire sur l'état de la France, mais s'il faut trouver un fil rouge pour raconter cet OVNI théâtral, c'est sans contester la joie, comme [technique de résistance](#) et force de création, qui anime la troupe.

Au commencement était l'insulte

Woke se construit sur une mise en abyme : on y voit se dérouler les discussions qui ont animé les auteur-ices de la pièce pendant sa conception. On suivra principalement les pérégrinations de leurs quatre personnages-avatars en quête d'espoir, et iels seront vite rejoints par leurs saboteurs intérieurs, sortes de Jiminy Cricket énervés. À l'origine de cette œuvre polyphonique, dont la bande son navigue entre le groupe punk Le Tigre et le rappeur Kendrick Lamar, il y a un désir d'aventure collective chez Virginie Despentes : « *J'aime bien travailler en groupe. J'aime bien la solitude de l'écriture, mais j'aime aussi la rompre parfois.* » Au cours de sa carrière, Virginie Despentes n'a participé qu'une fois à un atelier d'écriture... pendant le confinement, sur Zoom. Beaucoup moins réjouissant que de réunir trois ami-es à Lille pour écrire une pièce et filer une réflexion collective sur le rôle de l'écrivain-e, ses hauts et ses bas : « *On a parlé de nos pratiques d'écriture, de nos projets, de nos problèmes d'édition. Parce qu'on est trois à être édités chez Grasset, il nous est arrivé des choses particulières à ce moment-là et [l'écriture de la pièce] était un espace pour en parler.* » Dans un contexte réactionnaire, l'exposition publique de l'écrivain est encore plus rude. Ainsi, la pièce est rythmée par une série de trois interviews – menées par les comédien-nés élèves de l'École du Nord –, un florilège de questions et de micro-agressions réellement vécues par les auteurs et autrices de la pièce : « *Est-ce que vous condamnez les violences ? / Ferez-vous traduire la pièce en africain ? / Est-ce que vous n'êtes pas devenu-e le porte-parole du califat queer qui colonise actuellement le service public ? / Ne serait-ce pas, à la fin, du fascisme à l'envers ?...* »

“ Nous avons une chose que les fachos n'ont pas, c'est l'humour. Et puis la créativité, la joie, le fait de ne pas se prendre au sérieux.

David Bobée



© Maïe Bazane

Alors *Woke* est-elle une réponse aux attaques des conservateurs de tous poils ? Non... mais un peu quand même. Ce titre est en fait arrivé assez tard, « *par provoc* » explique Virginie Despentes. « *Ça a été une discussion parce qu'on ne se définit pas comme woke, mais à la fin, on est défini-es comme ça. On s'est dit qu'on était "wokisé-es" de facto. Maintenant, ça nous concerne comme insulte* » résume-t-elle. Cette insulte, David Bobée, le directeur du Théâtre du Nord, la connaît bien lui aussi. Depuis sa prise de poste en 2021, les critiques à l'égard de ses engagements et choix de mise en scène font ruer dans les brancards les médias conservateurs. C'est lui qui a proposé à Virginie Despentes de devenir artiste associée de l'institution située sur la Grand'Place, les deux ayant déjà travaillé ensemble sur la série de lectures *Virile*. Dans la pénombre de la salle où il assiste à la répétition, il dit sa « *fierté* » de la voir mettre en scène son texte avec « *la joyeuse bande* » : « *C'est pour moi une des pensées phares du XX^{ème} siècle. En tout cas, elle m'a fait avancer et je pense qu'on est nombreux et nombreuses dans ce cas. Pour moi, elle a toujours un coup d'avance sur les questions féministes et progressistes.* » Ce titre pied de nez l'amuse lui aussi : « *Nous avons une chose que les fachos n'ont pas, c'est l'humour. Et puis la créativité, la joie, le fait de ne pas se prendre au sérieux.* » Outre le fait que cette panique autour du wokisme est un non-sens théorique et historique, le metteur en scène relève que « *c'est un vrai fantasme rampant, qui viendrait menacer une forme d'identité : les juifs et les bolchéviques hier, les islamo-gauchistes plus récemment... Les fachos aiment se faire peur.* »



Virginie Despentes © Roméo Aléto

De là à passer à la mise en scène, qu'est-ce qui intéresse la romancière dans le langage du théâtre ? Travailler en collectif, exactement comme quand elle a adapté deux de ses romans en films. Ces cinq dernières années, elle raconte avoir progressivement délaissé le cinéma, où de moins en moins de choses l'intéressent, au profit du théâtre où elle a découvert des créations audacieuses. « *C'est un pack. Je trouve que le contrat est intéressant. Déjà, parce que le public théâtre, ça me surprend, mais il est ouvert à vachement plus de propositions.* » Elle en fait le constat elle-même : « *Je vois que je suis plus curieuse, patiente, ouverte, plus intéressante quand je vais au théâtre.* » Un ensemble de paramètres qui font de l'expérience collective au théâtre l'endroit pour offrir une forme de réconfort au public ou au moins « *cette sensation quand même très importante de la culture, que tu n'es pas seul-e à voir les choses comme tu les vois.* »

Les artistes qui collaborent sur cette création semblent en tout cas avoir réussi à créer un groupe soudé en peu de temps. « *C'est une chose qui me touche beaucoup cette confiance dans la rencontre* » raconte Mascare, artiste de cabaret. « *Parce que c'est jamais gagné ça, et là y'a un plaisir et une malice à se retrouver. Je crois que la malice en général c'est ce qui me fait me sentir le plus en vie.* » La veille de notre visite, toute la troupe a fêté l'anniversaire de Mata Gabin. Sur le plateau du Théâtre du Nord, l'ambiance est studieuse et euphorique. Ça rigole beaucoup, ça parle d'avoir des super-pouvoirs, quelqu'un propose des séances de reiki individuelles et tout le monde appelle Casey en chœur pour commencer la répétition. Alors il leur fait quoi ce texte aux interprètes ?

“ *Tout ce texte, c'est comme un refuge, en fait.*

Félix Maritaud

Inverser le rapport de force

« *Ce que j'aime dans la pièce, c'est qu'on parle de tout. Tout le monde en prend plein la gueule d'une certaine manière* » expose Soa de Muse tout de go. La queen de la première saison de *Drag Race France* souligne aussi la volonté « *d'expliquer comment bien faire* » des auteur·ices. Il est vrai que les thèmes ne manquent pas avec les Quatre Fantastiques réunies à l'écriture. *Woke* évoque aussi bien l'histoire de l'esclavage que les Gilets jaunes, et la panique morale transphobe. Comment la violence nous traverse et qu'en faire. Le statut d'écrivain, qui plus est reconnu, est un endroit de privilège, Virginie Despentes en a conscience. Il y a un défi dans l'intention de livrer la partie de soi et son art, tout en voulant faire écho aux problèmes d'autrui. « *Tout ce texte, c'est comme un refuge, en fait. Quand je l'ai lu la première fois, ça m'a fait "Waouh !". J'ai eu envie que tous mes copains, copines, copaines et adelphees le reçoivent,* raconte Félix Maritaud. *C'est comme un endroit où iels ont le droit de s'exprimer, où leurs paroles sont câlinées et prises en compte. Ça veut dire aussi soumises à une critique.* »

“ *On a besoin, à un moment, d'imposer de la légèreté.*

Soraya Garlenq

La pièce s'ouvre sur une scène choc, une proposition d'un personnage-auteur qui ne convient pas aux autres. Autour d'une grande table, iels argumentent qui pour, qui contre. Ce n'est sans doute pas ce à quoi s'attendent les détracteurs des « wokes », mais la pièce valorise le débat, ce qui en fait un point fort pour Félix Maritaud : « *Dans ce dialogue, il y a un espoir, parce qu'on n'a plus l'habitude d'idées contradictoires qui peuvent communiquer.* » Il est vrai que dans le paysage médiatique, les bonnes discussions semblent remonter à la Préhistoire, une ère lointaine pré-CNews. Mais l'incapacité à débattre et à s'écouter ne concerne pas que les réacs, et le miroir est tendu à toustes.



Soraya Garlenq et Félix Mariteud © Romy Allizée

« *Ce que je trouve beau dans cette pièce, c'est qu'on sait d'où on parle et qui parle. Et ça, c'est tellement important... Parfois, dans le théâtre, la parole est empruntée* », résume Soraya Garlenq qui incarne un personnage lesbien badass. *Woke* fait bien la part belle à des vécus et représentations minoritaires, toujours avec humour. « *On a besoin, à un moment, d'imposer de la légèreté, d'imposer cette réalité-là qui existe aussi dans nos espaces. On en a besoin même dans nos militances. Parce qu'elle est importante. C'est ce qui nous ressource* », poursuit la comédienne. Les plateaux composés de personnes queers et racisées sont encore trop rares au théâtre. *Woke* est l'occasion d'une réflexion sur ce fameux terme de minorité. Évoquant le droit à la complexité pour toustes et l'enchevêtrement de vécus, Soraya est formelle : « *On est plus nombreux ses que la majorité. La majorité n'existe pas.* » Seul homme cisgenre sur le plateau, Félix Mariteud fait un travail spécial pour cette pièce, celui d'incarner le personnage le plus normie : « *Créer un archétype d'homme blanc qui serait la minorité d'un espace, c'est rafraîchissant, en fait.* » Les deux comédiennes sont convaincus que l'avancée des idées progressistes est inexorable, quitte à invoquer aussi le mouvement des planètes qui travaille dans le sens d'une révolution !

“ *J'avais envie de travailler avec des gens qui voient ce que c'est quand ils disent que la précarité, c'est humiliant. Que c'est une terreur.*

Virginie Despentès

Outre Pluton et corps célestes en action, la grande force révolutionnaire au centre du propos de *Woke*, c'est l'amour, une idée qu'on connaît bien à [Manifesto XXI](#). Pour enfoncer le clou, en fond d'une scène, on peut lire « Antifa love » en grandes lettres rouges un peu kitsch. Un message qui résonne auprès de David Bobée : « *Ce qui peut le plus faire peur aux fachos, c'est qu'on les aime quand même.* » Mais n'est-ce pas un peu idéaliste quand la menace est réelle ? « *On en a besoin, comme on a besoin que les médias arrêtent de jouer aux souffleurs de braise, que les politiques calment leur positions partisans et électoralistes où ils tendent à s'auto-radicaliser et se faire plus stupides qu'ils ne le sont...* » En somme, chacun-e son rôle. Il conclut : « *On a tous un travail pour arrêter d'être des connards. La culture ne pourra pas tout, ce qui est sûr c'est qu'elle ouvre des voies et qu'elle a une puissance symbolique qui va bien au-delà des murs de ce théâtre et des cinq cents personnes par soir qui feront la pièce.* »

All you need is antifa love (and money)

Woke est une œuvre queer. Mais lors du casting, un autre critère compte particulièrement aux yeux de Virginie Despentès : « *C'était aussi important pour moi que tous les gens qui sont sur scène et qui vont parler d'argent puissent le faire d'une façon qui me semblait crédible et sincère.* » La classe est un des thèmes forts qui traverse sa langue et son œuvre, comme celle d'Anne Pauly et Julien Delmaire. « *J'avais envie de travailler avec des gens qui voient ce que c'est quand ils disent que la précarité, c'est humiliant. Que c'est une terreur.* »

“ *C’est ça, la cancel culture. C’est le moment où tu as un pouvoir financier qui dit : “Vous n’existez pas et vous n’avez pas voix au chapitre.*”

Félix Maritaud

Au début du projet de la pièce, une connaissance de Virginie Despentes lui reproche de « *prendre une place* » qui pourrait revenir à un-e auteur-ice issu-e du théâtre public. Une critique que la romancière balaye en faisant les comptes : à part pour *Bye Bye Blondie* où elle a touché une aide du CNC, elle n’a jamais bénéficié d’aides à la création. « *Je me suis dit : ouais, c’est cool, cette vie dans laquelle on pourrait faire ce genre de pièces avec de l’argent public.* » D’autant qu’à force de coupes et de financiarisation, l’autrice est convaincue que les financements publics de la culture vont bientôt disparaître : « *C’est sûrement la dernière décennie où ça peut m’arriver.* »



Virginie Despentes © Romy Alizée

En dehors de la bulle *Woke*, il reste bien fort à faire pour améliorer les représentations et conditions de travail des comédien-nes LGBT. En marge de la répétition, quand on évoque la prise de parole de Muriel Robin sur [le plateau de *Quelle époque !*](#), Soraya Garlenq relève d’abord le manque de représentations des vécus queers dans leur complexité, « *une première souffrance* », mais le sujet s’étend bien au-delà, dans les critères qui sont posés par l’industrie du cinéma dès l’étape du casting : « *On va valider ceci ou invalider cela, parce que plus haut, c’est les gens qui ont de l’argent qui décident.* » Le rapport financier qui joue aussi pour la distribution des œuvres queers. Félix Maritaud évoque les difficultés de nombreux films à susciter l’intérêt de distributeurs français qui les refusent : « *C’est ça, la cancel culture. C’est le moment où tu as un pouvoir financier qui dit : “Vous n’existez pas et vous n’avez pas voix au chapitre. On ne peut même pas vous donner de la nourriture pour que vous existiez parce que vous ne pesez rien.”* »

Cette thématique de l'argent fait ressortir le volet économique de la guerre culturelle faite aux « wokes ». Les réacs, « *les méchants* » comme elle les appelle avec ironie, « *ils ont beaucoup d'argent. En face, on n'en a pas.* » Virginie Despentès estime que de nombreuses personnes ont sous-estimé l'ampleur du projet réactionnaire. « *C'est Dustan qui disait avant de mourir : "On voit tout le temps des choses qui semblent complètement impossibles, qui deviennent complètement normales."* J'ai l'impression que c'est ça tout le temps : le gouvernement, Macron, Darmanin, la télévision... » Plus qu'un abattement, elle dit ressentir « *un effarement* », notamment face au traitement politique et médiatique du génocide palestinien. Dans ce contexte, l'art de la joie est une pratique exigeante. Qu'est-ce qui apporte de la joie militante à Virginie Despentès au quotidien ? Première réponse, sans hésiter, sa chienne. Deuxième réponse, aller en Espagne où l'ambiance militante est moins morose, et enfin lire les Sud-Américain-es, « *parce qu'ils sont vraiment moins dans une dépression politique* ». Elle précise : « *Ça m'apporte peut-être pas de joie mais plutôt une confiance qui dit qu'en fait on n'est pas condamné-es à être dans le désarroi à ce point-là.* »

Dernière ligne droite

« *Le jeu est une donnée importante à convoquer quand on se sent en perte de courage* », relève avec sagesse Mascare, qui incarne un personnage crucial pour la résolution de la pièce. C'est en se rendant au cabaret [La Bouche](#), que Mascare a co-fondé avec Soa de Muse et deux autres artistes, que Virginie Despentès a découvert ses talents de MC. Pour donner vie à *Woke*, elle a également observé le travail de [Rébecca Chaillon](#), beaucoup discuté avec Vimala Pons et Vincent Macaigne qui a été « *vachement généreux* » dans ses conseils. Des références de théâtre public que l'autrice admire, mais dont il serait bien difficile de dire qu'elle s'est inspirée. « *Ces trois-là sont tellement impliqués dans ce que c'est que le théâtre, que je ne me dis pas que je vais appliquer la même méthode parce que je crois que ça ne produirait pas exactement le même résultat* » reconnaît-elle en riant. Le temps de répétition limité fait partie du challenge : quatre semaines seulement pour une première mise en scène avec plus de dix comédien-nes sur scène, c'est chaud.



Mascare © Romy Alizée

Et comment ça se passe les coupes dans le texte ? Le quatuor a fait un pacte, Virginie est seule responsable de la mise en scène. Elle a promis de les tenir au courant mais, rattrapée par la réalité du travail, « *en fait, je leur envoie trois photos de temps en temps. Et des bisous, quoi* » dit-elle en blaguant. « *Là je n'ai plus de temps... Là, c'est... Poussez-vous, il faut que je passe.* » Quelques coupes ont surpris ses collègues, elle tempère, veillant à travailler dans le respect de l'œuvre commune tout en prenant en compte les retours de sa troupe. « *Maintenant que je mets en scène, je me rends compte que c'est une discipline qu'on ne maîtrisait pas bien, aucun-e d'entre nous* » constate-t-elle. Ça fait partie du jeu, un challenge auquel peu d'autres grandes écrivain-es contemporain-es se risquent. Elle conclut : « *La pièce nous ressemble à tous les quatre. Mais seule, j'aurais pas écrit ça, c'est sûr, et je crois qu'aucun-e d'entre nous non plus. Moi, je suis contente pour le moment.* »

Sa troupe lui reconnaît son sens de l'écoute et sa capacité à adapter sa mise en scène sans ego. Dans la dernière ligne droite, il reste mille et un détails à régler. La metteuse en scène cherche la disposition idéale pour la grande tirade de Mascare. Une grande lettre W est amenée pour servir de promontoire. Le symbole est cocasse, mais l'option semble un peu casse-gueule. « *L'endroit où on a le plus besoin de travailler maintenant, c'est la conscience du public et de l'espace* » relève Soa, qui conclut optimiste : « *On a hâte de déconstruire la vision du théâtre, s'enjouer et foutre un peu le bordel.* » Comme nous on a hâte de voir cette pièce tourner pour rencontrer le public qui a besoin de cette œuvre. Pour qu'adviennent des majorités alternatives, au moins le temps d'une représentation.



CRITIQUES

07h30



Le journal de 7h30

Journal 07h30 du jeudi 14 mars 2024

« Quand une figure de la littérature contemporaine s'essaie au théâtre ! Partons pour Lille, où Virginie Despentes présente sa toute première mise en scène. *WOKE*, c'est le titre de cette pièce co-écrite avec trois autres auteurs, pour décrypter ce concept devenu si polémique, et c'est une réussite, Stéphane Capron ?

SC : On aurait pu s'attendre à un spectacle clivant et c'est tout le contraire, VD met de la distance, elle ose la comédie, pour dresser le portrait d'un mouvement souvent incompris qu'elle résume ainsi :

[interview Virginie Despentes]

Virginie Despentes s'est entourée d'une sacrée troupe d'artistes : il y a la drag queen Soa de Muse, la rappeuse Casey, et de grandes comédiennes dont la franco-ivoirienne Mata Gabin qui humanise le wokisme :

[interview de Mata Gabin]

Virgine Despentes a donc pris goût au théâtre, mais que ses fans se rassurent, elle n'abandonne pas l'écriture :

[interview de Virginie Despentes]

Ce premier pas est convaincant même si le spectacle est parfois un peu inégal et long mais il sait être drôle, inventif, mélancolique et tendre.

WOKE, jusqu'à samedi au Théâtre du Nord à Lille.

A Lille, Virginie Despentes fait du théâtre une tribune politique

- / Lille (Nord, France)
- - 13 mars 2024 15:32
- - AFP

MDJ38 : "Woke", 1ère pièce de Virginie Despentes jouée au Théâtre du Nord

Avec "Woke", sa première pièce de théâtre débridée et parfois déchaînée, Virginie Despentes propose à Lille "consolation" et résistance face à la "montée de l'extrême droite" et aux "déboulements de haine".

L'autrice de "Baise-moi", "Les Jolies choses" et "Vernon Subutex" s'essaie ainsi à un nouvel art, après avoir écrit une dizaine de romans et réalisé deux films adaptés de ses livres.

Mardi soir, la première a été très favorablement reçue par le public du Théâtre du Nord, qui a réservé une longue "standing ovation", bien au-delà des trois saluts de rigueur, aux comédiens ainsi qu'à Virginie Despentes et à ses coauteurs (Paul B. Preciado, Julien Delmaire, Anne Pauly).

Cette "joie extraordinaire (...) cette rupture de la division entre la scène et le public", c'est un "appel collectif à changer les choses", assure à l'AFP Paul B. Preciado, philosophe spécialiste des questions de transidentité.

Sur scène, dans un jeu de miroir avec la réalité, quatre écrivains doivent créer ensemble une pièce de théâtre.

Mais ils font face à une page blanche, ne sachant comment aborder les sujets sociétaux, en "hypervigilance" face à "la montée de l'extrême droite" et aux réseaux sociaux et leurs "déboulements de haine", explique Virginie Despentes.

Parmi les co-auteurs incarnés sur scène, certains proposent d'affronter le problème avec le style trash cher à l'écrivaine: en mettant en scène "le viol d'un flic", propose l'une, en intitulant la pièce "Travail, famille, patrie", tente une autre.

La pièce s'intitule finalement "Woke", revendiquant comme identité ce que les conservateurs ont utilisé comme insulte pour désigner féministes, anti-racistes et autres "gauchistes".

Longuement, les personnages tâtonnent, développant dans quatre monologues leurs craintes et leurs réflexions intimes. Des "solos" vus par Virginie Despentes comme "des moments de tendresse, de réconciliation et de consolation".

Puis la pièce esquisse une solution : "Faire groupe", "s'entendre" entre mouvements de pensée et "préconiser la joie comme remède", résume Anne Pauly, lauréate du prix Inter pour son premier roman, "Avant que j'oublie", paru en 2019.

Pour Virginie Despentes, rien n'est rédhibitoire : "Beaucoup de choses ont changé ces dix dernières années d'une façon que les gens de mon âge ne pensaient pas possible, donc elles peuvent encore changer en dix ans, dans un sens ou dans l'autre".

La pièce est programmée à Lille pour cinq soirs, jusqu'à samedi.

"J'espère vraiment qu'on la rejouera et qu'on pourra la peaufiner et la retravailler", sourit Virginie Despentes. Une tournée est en cours de construction.

[kau/cnp/tes](#)

Le plus beau manuscrit du Moyen Âge dévoile ses secrets

« Les Très Riches Heures du duc de Berry » fait l'objet d'une étude par le Centre de recherche et de restauration des musées de France.

Sous le regard de la foule, le plus beau manuscrit du Moyen Âge dévoile ses secrets. Les Très Riches Heures du duc de Berry, conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, est l'objet d'une étude par le Centre de recherche et de restauration des musées de France (Crmf). Cette étude vise à mieux comprendre les techniques de fabrication de ce chef-d'œuvre de l'art médiéval, réalisé entre 1375 et 1410 par le peintre Jean Colombe et le sculpteur Jean de Dinteville.



« Les Très Riches Heures du duc de Berry »

Le plus beau manuscrit du Moyen Âge dévoile ses secrets
Le Centre de recherche et de restauration des musées de France (Crmf) a initié une étude scientifique sur le plus beau manuscrit du Moyen Âge, les Très Riches Heures du duc de Berry. Cette œuvre, réalisée entre 1375 et 1410, est conservée à la Bibliothèque royale de Belgique. L'étude vise à mieux comprendre les techniques de fabrication de ce chef-d'œuvre de l'art médiéval, réalisé par le peintre Jean Colombe et le sculpteur Jean de Dinteville.

Le plus beau manuscrit du Moyen Âge dévoile ses secrets
Le Centre de recherche et de restauration des musées de France (Crmf) a initié une étude scientifique sur le plus beau manuscrit du Moyen Âge, les Très Riches Heures du duc de Berry. Cette œuvre, réalisée entre 1375 et 1410, est conservée à la Bibliothèque royale de Belgique. L'étude vise à mieux comprendre les techniques de fabrication de ce chef-d'œuvre de l'art médiéval, réalisé par le peintre Jean Colombe et le sculpteur Jean de Dinteville.

« Woke », la sauvage liberté du théâtre selon Virginie Despentes

Pour sa première mise en scène, l'autrice a coécrit une pièce viscéralement politique, inégale qui se termine en transe

Liberté du théâtre. C'est le thème de la pièce « Woke », la sauvage liberté du théâtre selon Virginie Despentes. Pour sa première mise en scène, l'autrice a coécrit une pièce viscéralement politique, inégale qui se termine en transe.

Liberté du théâtre. C'est le thème de la pièce « Woke », la sauvage liberté du théâtre selon Virginie Despentes. Pour sa première mise en scène, l'autrice a coécrit une pièce viscéralement politique, inégale qui se termine en transe.

« Woke », la sauvage liberté du théâtre selon Virginie Despentes

Pour sa première mise en scène, l'autrice a coécrit une pièce viscéralement politique, inégale, qui se termine en transe

THÉÂTRE

L'émancipation étant la raison d'être même du spectacle, les discours se font incisifs

Le besoin de poésie de Virginie Despentes ne saurait être rassasié? Le nôtre non plus. Cette évidence triomphe au bout des deux heures quinze que dure *Woke*, présenté au Théâtre du Nord, à Lille. L'argument est le suivant : quatre auteurs se réunissent pour écrire une pièce dont le sujet pourrait être la liberté (créer dans un contexte d'oppression généralisée. Canapé, table, travail, ordinateurs : la représentation démarre si sagement qu'on se demande si Despentes (qu'elle met en scène, et c'est une première) n'a pas renoncé à son âme de rockeuse. Un doute que la suite dissipera, même s'il faut attendre le dernier quart d'heure pour voir la salle s'enflammer.

Coécrite à quatre mains (par Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly et Paul B. Preciado), la pièce est d'une subtilité qui s'apprécie surtout après coup. Sa structure en béton armé fait (presque) oublier l'absence de théâtralité, cette science alchimique du rythme et de l'espace, du corps et des mots qui transforme le plomb en or. Quitte à perdre quelques spectateurs en route, Virginie Despentes fait mieux qu'assumer l'amateurisme de sa mise en scène, elle la contourne. Et dynamite la composition d'un théâtre normé en le propulsant vers des horizons libérateurs.

Une « Gosse de riche » assagi au Théâtre de l'Athénée, à Paris

Portée par une distribution opposée, la pièce d'André Gide fait duale le titre. L'opéra de Maurice Yvain souffre d'être un peu trop riche.

SOPHISTE. L'opéra de Maurice Yvain souffre d'être un peu trop riche. Portée par une distribution opposée, la pièce d'André Gide fait duale le titre.

SOPHISTE. L'opéra de Maurice Yvain souffre d'être un peu trop riche. Portée par une distribution opposée, la pièce d'André Gide fait duale le titre.

SOPHISTE. L'opéra de Maurice Yvain souffre d'être un peu trop riche. Portée par une distribution opposée, la pièce d'André Gide fait duale le titre.

SOPHISTE. L'opéra de Maurice Yvain souffre d'être un peu trop riche. Portée par une distribution opposée, la pièce d'André Gide fait duale le titre.

Insurrection des imaginaires

Clay, Juliette, Suzanne et Joachim (respectivement doubles de Preciado, Pauly, Despentès et Delmaire) se débattent avec la commande passée par un directeur, viré entre-temps, et remplacé par un patron rétrograde qui leur préférerait des danses folkloriques. Comment accorder les désirs dramaturgiques de chacun pour imposer, dans une société qui rêve d'ordre et de moralité, l'irrévérence des queers, des trans ou des lesbiennes? Comment faire entendre la parole des « woke » ?

La pièce (et le spectacle) patine, patauge, s'enlise dans les impasses et les entraves des écrivains. Un goût d'échec et de défaite résignée, qui génère une drôle de neurasthénie, à laquelle n'échappe pas le public. Le théâtre semble être domestiqué et soumis à des lois immuables. Elles sont, en vérité, celles des dominants, ici incarnés par des journalistes agressifs jusqu'à la caricature, convaincus de leurs opinions étriquées et dont les questions en rafale n'appellent pas de réponse.

Mais Virginie Despentès n'est pas là pour se justifier ou rendre les armes face aux esprits réactionnaires. Petit à petit, elle renverse la table des clichés à force de sorties de routes savamment orchestrées. Le décor s'ouvre sur un podium. L'espace s'aère, avant de se transformer en une « chambre à soi » à la Virginia Woolf. Des personnages improbables font irruption. Un homme affublé d'une longue queue, une drag-queen, autant de créatures fictionnelles sorties du cerveau des auteurs et qui vivaient, jusque-là, enfermées dans leurs pages ou leurs fantasmes. Leur intrusion sur le plateau (celle notamment de Soa de Muse, égérie drag-queen magnétique) est un appel fervent à l'insurrection des imaginaires. *Woke* s'affranchit, l'émancipation étant la raison d'être du spectacle. Les discours se font incisifs. « *Les "gilets jaunes", c'était le #metoo de l'économie* » est une formule parmi des dizaines d'autres qui rappellent la nature viscéralement politique et inaliénable des auteurs.

Avec ces héros de papier qui prennent le pouvoir au point de se substituer aux écrivains, c'est un théâtre d'une sauvage liberté qui dicte désormais les règles. Il vagabonde en terre pirandellienne, entre réalité et onirisme, royaume des vivants et des morts, pamphlet et poésie, concert et agora. Un personnage sans papiers pourchassé par la police a « l'obligation de quitter le domaine littéraire français » ? C'est dire si Virginie Despentès et ses acolytes prennent au sérieux les restrictions de liberté qui pèsent sur l'art. Face à un climat délétère et anxiogène, un seul mot d'ordre : « *C'est ici que l'amour commence* » est le leitmotiv final. Il ne se dit pas, il se hurle en musique dans une salle noyée de fumigènes où, du plateau aux gradins, tout le monde danse. Ce n'est plus du théâtre, c'est de la transe. ■

JOËLLE GAYOT

Woke, de Julien Delmaire,
Virginie Despentès, Anne Pauly,
Paul B. Preciado. Mise en
scène de Virginie Despentès.
Théâtre du Nord, Lille. Jusqu'au
16 mars. Theatredunord.fr

CULTURE · THÉÂTRE

« Woke », la sauvage liberté du théâtre selon Virginia Desportes

Pour sa première mise en scène, la romancière a coécrit avec Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado une pièce sur la liberté de créer. Un spectacle viscéralement politique, inégal, qui se termine en transe.

Par Joëlle Gayot

Publié hier à 18h00 ·  Lecture 2 min.



Sasha Andres, Clara Ponsot et Mata Gabin dans « Woke », mise en scène de Virginia Desportes, au Théâtre du Nord, à Lille, lors de la générale le 11 mars 2024. ARNAUD BERTEREAU

Le besoin de poésie de Virginia Desportes ne saurait être rassasié ? Le nôtre non plus. Cette évidence triomphe au bout des deux heures quinze que dure le spectacle *Woke*, présenté au Théâtre du Nord, à Lille. L'argument est le suivant : quatre auteurs se réunissent pour écrire une pièce dont le sujet pourrait être la liberté de créer dans un contexte d'oppression généralisée. Canapé, table de travail, ordinateurs : la représentation démarre si sagement qu'on se demande si Desportes (qui la met en scène, et c'est une première) n'a pas renoncé à son âme de rockeuse. Un doute que la suite des événements dissipera, même s'il faut attendre le dernier quart d'heure pour voir la salle s'enflammer.

Coécrite à quatre mains (par Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly et Paul B. Preciado), la pièce est d'une subtilité qui s'apprécie surtout après coup. Sa structure en béton armé fait (presque) oublier l'absence de théâtralité, cette science alchimique du rythme et de l'espace, des corps et des mots qui transforme le plomb en or. Quitte à perdre quelques spectateurs en route, Virginie Despentes fait mieux qu'assumer l'amateurisme de sa mise en scène, elle la contourne. Et dynamite la composition d'un théâtre normé en le propulsant, certes un peu trop tardivement, vers des horizons libérateurs.

Clay, Juliette, Suzanne et Joachim (respectivement doubles de Preciado, Pauly, Despentes et Delmaire) se débattent avec la commande passée par un directeur, viré entre-temps, et remplacé par un patron rétrograde qui leur préférerait des danses folkloriques. Comment accorder les désirs dramaturgiques de chacun pour imposer, dans une société qui rêve d'ordre et de moralité, l'irrévérence des queers, des trans ou des lesbiennes ? Comment faire entendre collectivement la parole des « woke » ?

Insurrection des imaginaires

La pièce (et le spectacle) patine, patauge, s'enlise dans les impasses et les entraves des écrivains. Un goût d'échec et de défaite résignée, qui génère une drôle de neurasthénie, à laquelle n'échappe pas le public. Le théâtre semble être domestiqué et soumis à des lois immuables. Elles sont, en vérité, celles des dominants, ici incarnés par des journalistes agressifs jusqu'à la caricature, convaincus de leurs opinions étriquées et dont les questions en rafale n'appellent pas de réponse.

Mais Virginie Despentes n'est pas là pour se justifier ou rendre les armes face aux esprits réactionnaires. Petit à petit, elle renverse la table des clichés à force de sorties de routes savamment orchestrées. Le décor s'ouvre sur un podium. L'espace s'aère, avant de se transformer, plus tard, en une « *chambre à soi* » à la Virginia Woolf (avec bibliothèque et penderie). Des personnages improbables font irruption. Un homme affublé d'une longue queue, une drag-queen, autant de créatures fictionnelles sorties du cerveau des auteurs et qui vivaient, jusque-là, enfermées dans leurs pages ou leurs fantasmes. Leur intrusion sur le plateau (celle notamment de Soa de Muse, égérie drag-queen à la présence magnétique) est un appel fervent à l'insurrection des imaginaires. *Woke* s'affranchit, l'émancipation étant la raison d'être même du spectacle. Les discours se font incisifs. « *Les "gilets jaunes", c'était le #metoo de l'économie* » est une formule parmi des dizaines d'autres qui rappellent la nature viscéralement politique et inaliénable des auteurs.

Avec ces héros de papier qui prennent le pouvoir au point de se substituer aux écrivains, c'est un théâtre d'une sauvage liberté qui dicte désormais les règles. Il vagabonde en terre pirandellienne, entre réalité et onirisme, royaume des vivants et des morts, pamphlet et poésie, concert et agora. Un personnage sans papiers pourchassé par la police a « *l'obligation de quitter le domaine littéraire français* » ? C'est dire si Virginie Despentes et ses acolytes prennent au sérieux les restrictions de liberté qui pèsent sur l'art. Face à un climat délétère et anxiogène, un seul mot d'ordre : « *C'est ici que l'amour commence* » est le leitmotiv final. Il ne se dit pas, il se hurle en musique dans une salle noyée de fumigènes où, du plateau aux gradins, tout le monde danse. Ce n'est plus du théâtre, c'est de la transe.

¶ *Woke*, de Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly, Paul B. Preciado. Mise en scène de Virginie Despentes. Avec Sasha Andres, Casey, Mata Gabin, Soraya Garlenq, Félix Maritaud, Mascare, Soa de Muse, Clara Ponsot et les élèves de l'École du Nord. Théâtre du Nord, Lille. Jusqu'au 16 mars. Theatredunord.fr

Joëlle Gayot

Avec « Woke » à Lille, Virginie Despentes ne se casse plus, elle se lève

Jusqu'à samedi, le Théâtre du Nord accueille « Woke », la première pièce écrite par Virginie Despentes, avec trois autres auteurs. Un spectacle-ovni, radical mais joyeux, qui s'interroge sur le rôle de l'écrivain engagé.

PAR CLAIRE LEFEBVRE
cllefebvre@lavoixdunord.fr

SORTIR. Bruyante standing ovation lors de la première mardi soir ! Dans le public (rajeuni), beaucoup de fans de la rock star des lettres – les places avaient été prises d'assaut à l'ouverture des réservations (1). Mais pas que. Punk, rose bonbon et follement énergique, ce joyeux bordel théâtral de deux heures quinze prend aux tripes.

Sur scène, une boule disco et une drag-queen (électrique Soa de Muse !). Des femmes qui jouent des hommes, des Blancs des Noirs, et l'inverse. Des punchlines (« Les gilets jaunes, c'était le metoo de l'économie ! ») et une scène bouleversante où une fille discute transmission post-metoo avec sa mère morte. En fond sonore, l'actualité terrible et Motörhead à tout casser.

Pour sa première mise en scène, trente ans après *Baise-moi*, l'écrivaine s'est entourée de son grand complice, le philosophe Paul B Preciado, et de deux romanciers, Anne Pauly et le Lillois Julien Delmaire. « J'aime la solitude du roman, mais j'aime aussi la bri-

ser ! », confie à l'issue de la première, tirant sur sa roulée, Virginie Despentes.

autre endroit que Lille on aurait pu trouver une telle liberté. »

AVATARS ET PROVOC

Le quatuor met en scène, à travers ses avatars bourrés de dérision (Suzanne, doublure de Despentes, est une rockeuse cigarette au bec), la difficulté d'écrire ensemble, en un mois à Lille, cette pièce inédite. Éloquente mise en abyme d'une société éclatée qui peine à partager une fiction commune.

Mais cette réflexion collective sur l'engagement trouve son fil, rouge forcément, mais plutôt consensuel : « L'idée, c'est de résister, d'être capable de s'entendre même si on ne se ressemble pas », nous résume Virginie Despentes, avec son accent timide.

Elaborée sous les toits du Théâtre du Nord, la stratégie passe par la joie : « On a compris qu'on était dans la m..., pas la peine d'en rajouter. Alors on partage la joie : c'est créer plutôt que détruire, ne pas croire à l'apocalypse et qu'il n'y aura pas d'alternative. » On se lève mais on ne se casse plus comme aux Césars de 2020...

Artiste associée au Théâtre du Nord, l'autrice de *Vernon Subutex* le souligne : « Je ne vois pas à quel

“ On a compris qu'on était dans la m..., pas la peine d'en rajouter. Alors on partage la joie : c'est créer plutôt que détruire, ne pas croire à l'apocalypse et qu'il n'y aura pas d'alternative. ”

Cette pièce, elle et ses complices l'ont appelée *Woke*. Par provoc. Et pour se réapproprier ce terme américain fourre-tout, utilisé pour dénigrer les idées progressistes : « On est surtout définis par un discours qui nous condamne, alors maintenant qu'on est "wokiés", on va poser des pierres pour expliquer ce que c'est, surtout aux jeunes », sourit la romancière, qui espère une tournée pour sa pièce. ■

1. « Woke » affiche complet, mais depuis mardi, on a vu des spectateurs décrocher des places à la dernière minute en s'inscrivant sur la liste d'attente une bonne heure avant la représentation.

Théâtre du Nord, Grand-Place de Lille, ces vendredi 20 h et samedi 18 h. 18 €.



« Woke », créée à Lille, est la première pièce de théâtre écrite par la romancière Virginie Despentes.



Théâtre

« WOKE » : À LILLE, VIRGINIE DESPENTES EN BANDE ORGANISÉE

Artiste associée au Théâtre du Nord (Lille), Virginie Despentes s'est entourée de trois auteurs (Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado) pour écrire un texte puissant sur l'engagement et le rôle de l'écrivain, qu'elle met en scène avec énergie.

CULTURE ET SAVOIR

🕒 5min

Mise à jour le 13.03.24 à 17:43



Au théâtre du Nord de Lille, Virginie Despentes présente une pièce puissante sur le rôle d'écrivain engagé.

© Arnaud Bertereau

Quelques minutes après l'ouverture des réservations, « Woke » affichait déjà complet. À en croire la standing ovation du mardi 12 mars, à l'issue de la première, le résultat était à la hauteur des attentes d'un public plus jeune et mélangé que celui qu'on a l'habitude de voir au théâtre.

Frontal, sans fioritures, parfois à la limite de l'agit-prop, ce spectacle hybride où s'inventent « mille pratiques dissidentes » prend aux tripes et donne envie de faire la révolution en écoutant trop fort Kiddy Smile ou Motörhead. Pour sa première mise en scène, **Virginie Despentes**, artiste associée au Théâtre du Nord, s'est entourée de trois coauteurs, Julien Delmaire, **Anne Pauly** et Paul B. Preciado avec qui elle partage un regard sur le monde, même si leurs esthétiques sont assez différentes. De leur difficulté à écrire ensemble, à donner une forme à leurs colères, leurs inquiétudes, leurs espoirs, à leurs « années d'écriture et de militance » est née l'idée d'une mise en abîme, colonne vertébrale du spectacle.

Suzanne, projection fictive de Virginie Despentes

Autour d'une grande table en bois, qui occupe le centre du plateau, quatre « travailleurs du texte » en résidence dans un théâtre tentent mollement de trouver un début, un ton, une scène pour amorcer la pompe de l'écriture collective. Il y a Clay (la rappeuse Casey, impressionnante), dont chaque intervention force l'écoute et le respect, Joachim (Mata Gabin), habitué aux textes plus poétiques, lyriques, qui veut « profiter de l'écriture à quatre pour changer de registre », Suzanne, allure de rockeuse et cigarette au bec, projection fictive de Virginie Despentes, Juliette (Clara Ponsot), derrière laquelle on reconnaît la belle plume d'Anne Pauly.

Perméable aux embrasements, aux débats politiques et sociaux récents, « Woke » prend à bras-le-corps la question de l'engagement et de la responsabilité de l'écrivain dans ces temps inquiets de recrudescence du fascisme. De la mort de Nahel aux exactions israéliennes à Gaza, de la réforme des retraites à la loi immigration ou à l'éco anxiété, les mots portent et les punchlines claquent : « les gilets jaunes, c'est le metoo de l'économie ».

À l'instar du mot **Queer** dans les années 1990, insulte retournée en signe de fierté, le terme Woke, brandi par les réactionnaires terrifiés par un mouvement venu des États-Unis, s'inscrit en lettres capitales pour devenir l'étendard des « gouines », des Noirs (plutôt que « racisés »), des trans, des pauvres, des immigré.e.s, des travailleurs et travailleuses du sexe, toutes les cultures minoritaires qui unissent leurs forces dans la joie ou l'émeute.

Une mise en scène qui rend tangible le processus d'écriture

Comme une mer qui s'avance et se retire, la dramaturgie procède par vagues, alternant les scènes collectives et les solos, rage brute et mélancolie. La réussite du spectacle doit beaucoup à cette coexistence de rythmes, à ces ruptures de ton qui permettent aux formidables acteurs et actrices de déployer toutes les facettes de leur jeu.

Grâce à un dispositif simple de panneaux coulissants, qui transforment le plateau en salle de répétition, bureau, chambre ou boîte de nuit, et quelques accessoires pop (boule à facette, sabre laser), Virginie Despentes parvient dans sa mise en scène à rendre tangible le processus d'écriture. Des personnages de fiction sortent et viennent titiller les auteurs : Elena (Mascare), lanceuse de marteau à la retraite et mère courage, Lucie (Soraya Garlenq), étudiante précarisée, Toni (Soa de Muse), sublime drag-queen.

De ces boîtes fictionnelles sortent des scènes d'une rare intensité sur le mépris de classe, la précarité, la pauvreté qui attaquent les corps et les sentiments : « Est-ce qu'on s'aimerait encore si on n'avait pas manqué de tout ? » interroge Lucie. Jusqu'à une magnifique variation sur le poème de Boris Vian « Je voudrais pas crever », portée par le personnage du directeur du théâtre (Félix Maritaud), métamorphosé en ange noir.

Fascinant parce que bizarre, hétéroclite, bordélique, traversé par les figures de Baldwin, Genet, Zora Neale Hurston ou Toni Morrison, « Woke » ose tout et invite joyeusement à faire sécession. Son seul défaut est de ne se jouer que cinq soirs, à guichets fermés. En attendant, on l'espère, une tournée.

« Woke », de Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly et Paul B. Preciado, mise en scène de Virginie Despentes, au Théâtre du Nord (Lille) jusqu'au 16 mars

CRITIQUE

Le réveil « Woke » de Virginie Despentes

Mis en scène par l'écrivaine, le phénomène woke s'empare du Théâtre du Nord. Composée à quatre mains, la pièce met en abîme son propre procédé d'écriture comme un acte de résistance joyeuse face à un système sociopolitique jugé oppressif.



Soraya Garlenq, Clara Ponsot, Mata Gabin et Casey déclinent leur identité woke. (© Arnaud Bertereau)

Par **Callysta Croizer**

Publié le 14 mars 2024 à 12:00 | Mis à jour le 14 mars 2024 à 13:28

Par où commencer ? La question, fatidique et philosophique, s'impose aux personnages insaisissables de « Woke » comme à qui entend les présenter. Dans cette nouvelle création au Théâtre du Nord, Virginie Despentes met en scène et en abîme l'écriture d'une pièce en quatuor, dénonçant un contexte sociopolitique jugé oppressif et asphyxiant.

Autour d'une grande table de travail, quatre scénaristes militants tentent d'écrire une pièce de théâtre. Au gré de leurs imaginaires, elles et ils convoquent pêle-mêle des personnages bigarrés - une punkette, une mère en détresse, une nonne - gravitant dans leur inconscient ou surgis d'une inspiration soudaine.

Loin de se cantonner à une existence abstraite, les êtres fictionnels discutent, critiquent, influencent les choix de création, jusqu'à traverser la frontière du réel pour se substituer à leur scénariste. Entre confrontation, introspection et interpellation, les travailleuses et travailleurs du texte composent une partition chorale haute en couleurs sous l'ombre menaçante d'un système écrasant, le monde du spectacle.

Boule à facettes

Du canapé au bureau, ou de la boule à facettes au micro, la scénographie hybride de David Bobée et Léa Jézéquel offre un terrain de jeu multiforme aux personnages en roue libre portés par des artistes d'horizons éclectiques. Soa de Muse et Mascare viennent de la performance drag et du cabaret burlesque, Casey du rap, Sasha Andres et Félix Maritaud du cinéma. En déclinant leurs univers queers, la mise en scène de Virginie Despentès construit une vue en éclaté du processus d'écriture à quatre mains, redoublant celui de la pièce-cadre.

Composé avec Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado, le texte oscille entre ton polémique et humoristique, interrogeant les termes « queer » et « racisé » pour en exhiber les fondements idéologiques et conceptuels. Au prix de quelques raccourcis historiques, il fait la généalogie d'un capitalisme vorace ultracontemporain, tantôt présenté sur le mode de la caricature - par un directeur de théâtre tyrannique et des journalistes vautours furieusement réactionnaires - tantôt sur celui de l'intime - à travers les confidences oniriques d'une mère défunte.

Pièce de résistance joyeuse d'un théâtre engagé et révolté, « Woke » dynamite tout sur son passage au risque de s'éparpiller dans un propos filandreux. L'écriture inclusive et plurielle esquisse des passages à vif et touchants, quand d'autres frisent parfois la cacophonie. Dans cette mise en abyme, en manque de rythme et en dents de scie, les personnages et leurs doubles fictionnels et réels cherchent le ton juste et l'équilibre des voix. Avec son final en lettres capitales XXL, plongé dans une ambiance disco trance collective, « Woke » réunit son théâtre, à défaut d'englober ses aspirations.

WOKE

THéâtre

De Julien Delmaire, Virginie Despentès, Anne Pauly, Paul B. Preciado

Mise en scène Virginie Despentès

A Lille, Théâtre du Nord

Jusqu'au 16 mars.

Durée 2 h 15

www.theatredunord.fr

Callysta Croizer

Virginie Despentes fait du théâtre une tribune politique

Par Le Figaro avec AFP

Publié hier à 11:00, mis à jour hier à 12:41



Mardi soir, la première de *Woke* a été très favorablement reçue par le public du Théâtre du Nord. *Sophie Bassouls / Bridgeman Images*

La romancière s'essaie au théâtre avec *Woke*, proposant «consolation» et résistance face à la «montée de l'extrême droite». La pièce est programmée à Lille pour cinq soirs, jusqu'à samedi.

Avec *Woke*, sa première pièce de théâtre débridée et parfois déchaînée, [Virginie Despentes](#) propose à Lille «consolation» et résistance face à la «montée de l'extrême droite» et aux «déboulements de haine».

L'autrice de *Baise-moi*, *Les Jolies choses* et *Vernon Subutex* s'essaie ainsi à un nouvel art, après avoir écrit une dizaine de romans et réalisé deux films adaptés de ses livres. Mardi soir, la première a été très favorablement reçue par le public du Théâtre du Nord, qui a réservé une longue «standing ovation», bien au-delà des trois saluts de rigueur, aux comédiens ainsi qu'à Virginie Despentes et à ses coauteurs (Paul B. Preciado, [Julien Delmaire](#), [Anne Pauly](#)). Cette «*joie extraordinaire (...)* cette rupture de la division entre la scène et le public», c'est un «appel collectif à changer les choses», assure à l'AFP Paul B. Preciado, philosophe spécialiste des questions de transidentité.

Sur scène, dans un jeu de miroirs avec la réalité, quatre écrivains doivent créer ensemble une pièce de théâtre. Mais ils font face à une page blanche, ne sachant comment aborder les sujets sociétaux, en «hypervigilance» face à «la montée de l'extrême droite» et aux réseaux sociaux et leurs «déboulements de haine», explique Virginie Despentes. Parmi les co-auteurs incarnés sur scène, certains proposent d'affronter le problème avec le style trash cher à l'écrivaine: en mettant en scène «le viol d'un flic», propose l'une, en intitulant la pièce *Travail, famille, patrie*, tente une autre.

La pièce s'intitule finalement *Woke*, revendiquant comme identité ce que les conservateurs ont utilisé comme insulte pour désigner féministes, anti-racistes et autres «gauchistes». Longuement, les personnages tâtonnent, développant dans quatre monologues leurs craintes et leurs réflexions intimes. Des «solos» vus par Virginie Despentes comme «des moments de tendresse, de réconciliation et de consolation».

Puis la pièce esquisse une solution: «Faire groupe», «s'entendre» entre mouvements de pensée et «préconiser la joie comme remède», résume Anne Pauly, lauréate du prix Inter pour son premier roman, *Avant que j'oublie*, paru en 2019.

Pour Virginie Despentes, rien n'est rédhibitoire: «Beaucoup de choses ont changé ces dix dernières années d'une façon que les gens de mon âge ne pensaient pas possible, donc elles peuvent encore changer en dix ans, dans un sens ou dans l'autre». La pièce est programmée à Lille pour cinq soirs, jusqu'à samedi. «J'espère vraiment qu'on la rejouera et qu'on pourra la peaufiner et la retravailler», sourit Virginie Despentes. Une tournée est en cours d'élaboration.

“Woke” : au théâtre, Virginie Despentes met en pièce les réacs


L'autrice de “Cher connard” signe sa première mise en scène. Un spectacle dans les abîmes de la création, drôle et militant, à voir au Théâtre du Nord à Lille jusqu'au 16 mars.

TT Bien



La performeuse drag queen Soa de Muse en punkette délurée. Photo Arnaud Bertereau

Par Kilian Orain

Réservé aux abonnés 

Publié le 13 mars 2024 à 17h25 | Mis à jour le 13 mars 2024 à 17h56

La salle du Théâtre du Nord, à Lille, s'est levée d'un même élan ce mardi 12 mars, soir de la première, pour saluer la mise en scène de l'écrivaine Virginie Despentes. Un pamphlet puissant et radical contre une société jugée oppressante, un cri du cœur comme l'autrice en a le secret : concocté avec rage, mais mâtiné d'espérance. Pour faire naître sur scène ce spectacle de deux heures trente, Virginie Despentes – artiste associée au Théâtre du Nord – a réuni les auteurs Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado.

La pièce – la première de l'écrivaine – s'ouvre sur le décor froid et impersonnel d'un bureau. Autour d'une longue table en bois, quatre écrivains, incarnant les doubles fictionnels des auteurs de la pièce, se trouvent en panne d'inspiration. Ce méta-théâtre nous plonge dans les coulisses du processus d'écriture, fastidieux, d'où surgissent des personnages queers ou des créatures démoniaques : un drôle d'être, affublé d'une longue queue en peluche et de chaussons aux griffes saillantes, une punkette délurée (la performeuse drag queen Soa de Muse), une lesbienne pince-sans-rire, le directeur réac du théâtre... Chacun vient nourrir, dans ces allées et venues, une succession de séquences plus ou moins rythmées mais souvent drôles, emplies du militantisme habituel de Virginie Despentes.

Bras d'honneur aux discriminations

Car l'écrivaine et ses trois comparses s'attaquent à la rhétorique anti-« woke ». Comme un contre-pied aux discours qui prolifèrent, le spectacle s'emploie à en caricaturer la substance et à la tourner en ridicule. Ainsi, un groupe de journalistes réactionnaires – incarnés par quatre élèves de l'école d'art dramatique attachée au Théâtre du Nord – déboule et se jette dans la meute pour l'attaquer à coups de questions nauséabondes : « *N'êtes-vous pas devenu le porte-parole du califat queer qui colonise actuellement le service public ?* », « *N'êtes-vous pas embarrassé à l'idée de toucher de l'argent du contribuable pour un projet qui n'est ni nationaliste ni laïque, ni national-laïque ?* », « *Ne profitez-vous pas de votre position de Noir de service ?* ». Volontairement grotesques, destinées à susciter les rires du public, elles parodient les vagues réactionnaires qui, régulièrement, gagnent le débat public.

Bras d'honneur aux discriminations

Car l'écrivaine et ses trois comparses s'attaquent à la rhétorique anti-« woke ». Comme un contre-pied aux discours qui prolifèrent, le spectacle s'emploie à en caricaturer la substance et à la tourner en ridicule. Ainsi, un groupe de journalistes réactionnaires – incarnés par quatre élèves de l'école d'art dramatique attachée au Théâtre du Nord – déboule et se jette dans la meute pour l'attaquer à coups de questions nauséabondes : « *N'êtes-vous pas devenu le porte-parole du califat queer qui colonise actuellement le service public ?* », « *N'êtes-vous pas embarrassé à l'idée de toucher de l'argent du contribuable pour un projet qui n'est ni nationaliste ni laïque, ni national-laïque ?* », « *Ne profitez-vous pas de votre position de Noir de service ?* ». Volontairement grotesques, destinées à susciter les rires du public, elles parodient les vagues réactionnaires qui, régulièrement, gagnent le débat public.

Comme un bras d'honneur aux discriminations sexuelles, de genre, ethniques, tous ces personnages démontent un monde dont ils ne veulent plus. Mention spéciale à la rappeuse Casey – récemment remarquée dans la pièce *Par les villages*, de Sébastien Kheroufi –, toujours aussi puissante lorsqu'elle s'adresse au public. La lutte porte ses fruits, semblent nous rappeler les comédiens. C'est sur cette note d'espoir et de fraternité que se conclut le spectacle : une large lumière rose emplit la salle, les notes de *Poison Lips*, de Vitalic, résonnent. La fête est lancée.

Jusqu'au 16 mars au Théâtre du Nord, Grand'Place, Lille (59)

L'OBS > CULTURE

a « Woke » : le joyeux champ de bataille de Virginie Despentes

Au Théâtre du Nord, un public acquis fait un triomphe à la première mise en scène de Virginie Despentes, manifeste joyeux, rageur et foutraque, qui célèbre les minorités unies dans le combat.

Par Nedjma Van Egmond · Publié le 13 mars 2024 à 19h28



« WOKE » de Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly, Paul B. Preciado (ARNAUD BERTEREAU)

Les lettres WOKE s'affichent à l'avant-scène en format XXL, couleur rose fluo. Sous une boule à facettes étincelante, une brochette d'artistes survoltés se déhanche sur les notes disco de Vitalic, face à une foule qui applaudit à tout rompre. Au Théâtre du Nord, la première représentation de « Woke », première mise en scène signée Virginie Despentes de la pièce qu'elle a coécrite avec Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado, s'est jouée à guichets fermés – quatre autres suivront. Une joyeuse transe collective est venue saluer l'accouchement d'un spectacle évidemment politique, forcément radical, foutraque et souvent drôle.

Trois ans maintenant que l'autrice de « Cher connard » est artiste associée au CDN lillois dirigé par David Bobée, et marraine de la classe auteurs et autrices des élèves du Studio 7. Sous la conduite de Bobée, elle a déjà porté sur scène le spectacle « Viril », série de textes féministes et antiracistes, aux côtés de sa complice Béatrice Dalle et de la rappeuse Casey.

Tout comme « Viril », « Woke » est un spectacle-manifeste revendiqué. Dans une mise en abyme assumée, le quatuor a imaginé quatre dramaturges à l'œuvre dans leur chaotique processus d'écriture, avec tout ce qu'il suppose de doutes, d'errances et de questionnements.

La pièce a donc été créée à huit mains : inutile de chercher avec précision qui a écrit quoi, tant toutes les voix sont imbriquées. Pas difficile néanmoins de voir dans les quatre personnages principaux les avatars de leurs géniteurs, comme un miroir qu'ils se tendent. A leurs côtés, toute une cohorte de créatures, qui, enfermées dans leurs imaginaires, ne demandent qu'à en sortir et, ce faisant, se taillent une place de choix sur la scène. Ici, une mère chérie trop tôt disparue, là une « lesbienne badass » avec blouson de cuir et sabre laser.



« WOKE » de Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly, Paul B. Preciado

Dans cette galerie de portraits hétéroclites, on trouve aussi un oracle déjanté, un étrange personnage avec queue et pattes en peluche, un archétype de directeur de théâtre réactionnaire ou une cohorte de journalistes agressifs qui s'emparent contre « *les porte-paroles du califat queer qui colonisent le service public* » et « *les Noirs de service* ». Pour s'en moquer, Despentes et ses acolytes reprennent à l'envi les attaques fustigeant la tyrannie des minorités et la rhétorique de la fragilité (sic). Ils ambitionnent de « *combattre et consoler d'un même mouvement* », en utilisant « *la poésie et la joie* ».

Un plateau comme champ de bataille

La romancière réunit ici une distribution protéiforme, venue du théâtre expérimental, du cinéma, du cabaret burlesque, de la performance queer : acteurs et actrices (Sasha Andres, Mata Gabin, Clara Ponsot, Félix Maritaud, Soraya Garlenq), rappeuse (Casey), égérie drag-queen (Soa de Muse) ou performeuse (Mascare). Le texte anticipe les critiques :

« *Mais pourquoi tu veux écrire du théâtre maintenant ? Tu peux pas en laisser aux autres ? – Non, j’aime bien prendre l’argent public.* »

Il force le trait à dessein, invoque Toni Morrison et Jean Genet, Jack Kerouac et James Baldwin, embrasse nombre de thèmes, du patriarcat à la précarité. Connaît parfois des baisses de rythme ou voit les répliques s’étioiler sur la durée. Pourtant ce singulier bric-à-brac est bourré d’une énergie revigorante. Sur l’affiche du spectacle, une hydre à dix têtes aux allures de mauvais génies et de diabolotins – hommes, femmes, souriants, inquiétants – donne le ton. « Woke » s’amuse du procès permanent fait par ceux qui enfilent les insultes comme des perles : « *wokistes* », « *islamo-gauchistes* », « *écoterroristes* ». Sur un plateau comme champ de bataille, la bande organisée est au combat, le poing levé, et si elle assène, c’est le cœur battant et la joie en bandoulière.

► « **WOKE** » de Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly, Paul B. Preciado. Mise en scène de Virginie Despentes. Avec Sasha Andres, Casey, Mata Gabin, Soraya Garlenq, Félix Maritaud, Mascare, Soa de Muse, Clara Ponsot et les élèves de l’Ecole du Nord. Jusqu’au 16 mars, Théâtre du Nord, Lille.

Virginie Despentes, Woke on the wild side



photo Arnaud Dertereau

Au Théâtre du Nord, Virginie Despentes met en scène *Woke*, un spectacle écrit à 4, inégal, bouillonnant et drôle. Une tentative de saisie d'un phénomène contemporain multiforme et souvent caricaturé.

C'était l'ennemi de l'intérieur pour l'ancien ministre de l'Éducation Nationale Blanquer, un phénomène à surveiller comme le lait sur le feu pour Frédérique Vidal quand elle chapeautait l'Enseignement Supérieur, et c'est encore et toujours une secte de dangereux idéologues bien trop influents dans notre société pour la droite et l'extrême droite. **Mais qu'est-ce que recouvre le mot « woke » exactement ?** Le terme vient des États-Unis. Il englobe les profils hétérogènes de celles et ceux qui luttent pour des minorités, contre des discriminations diverses – sociales, racistes, sexistes notamment. Il recoupe bien des luttes en istes – féministes, écologistes, anticapitalistes, décolonialistes... **C'est un terme avant tout disqualifiant, comme celui de bobo, visant des militants accusés d'intolérance, de cancel culture et autre infiltration dans les milieux scolaires et/ou culturels.** Et c'est, en ce qui nous concerne, le titre choisi par Virginie Despentes pour la première pièce qu'elle met en scène au Théâtre du Nord.

Si l'on en croit sa fiction, Despentes aurait songé à appeler la pièce « Travail, Famille, Patrie ». Pour rire, histoire qu'on lui interdise ce titre. C'est en tout cas ce que raconte son alter ego sur scène, Susan, magistralement interprété par Sasha Andres. La célèbre autrice féministe, artiste associée au Théâtre du Nord dirigé par David Bobée, a en effet choisi pour sa première mise en scène, de mettre en scène des doubles des écrivain.e.s qu'elle a invité.e.s à travailler avec elle. Pour une composition à quatre langues. La poésie slamée de Julien Delmaire. L'écriture plus introspective d'Anne Pauly. La philosophie de genre de Paul B.Preciado et enfin la prose punk et féministe de l'autrice de *Baise-moi*. Un choix périlleux. Comment décider ensemble ? Quelle place laisser à chacun.e ? Comment concilier les tempéraments, les écritures ? Les écueils étaient nombreux et laissent inévitablement des traces dans le résultat final. Une tendance à la succession des monologues. Un spectacle inégal qui cherche sans cesse son point d'équilibre, son centre de gravité.

C'est d'ailleurs cette recherche qui constitue le fil rouge de *Woke*. L'aventure des 4 artistes qui composent leur pièce commune (la métaphore n'est pas loin). Le making of et le work in progress donc, tout en un. **On aurait pu craindre le pire, la solution de facilité quand on n'y arrive pas. Mais la direction se révèle au final assez convaincante puisqu'elle permet de raconter la tentative d'esquisser un portrait de ceux que leurs ennemis par amalgame nomment « woke » mais qui ne constituent pour autant pas un groupe homogène, ni une organisation structurée.** C'est opportunément sur ce pouvoir fantasmagique du terme que démarre le spectacle, relayé par une bonne dose d'auto-dérision qui montre s'il le fallait qu'on peut être woke et porter un regard critique, amusé et amusant, sur soi.

Pour le reste, le spectacle mélange donc ces doubles des auteur.trice.s avec les personnages qui sortent de leur imagination. Qu'ils soient mauvaise conscience ou images fantasmagiques d'eux-mêmes, iels mènent également un combat pour exister et échapper à la toute puissance de leurs créateurs. Sur scène, des hommes, des femmes, des queer, des blancs, des racisés, des bi, homos, hétéros, des musicien.ne.s, rap, DJ, des comédien.ne.s, des humoristes... et des élèves de l'école du Théâtre du Nord. C'est face à l'étiquette cible imaginée par ses opposants, la vie foisonnante, bouillonnante, baroque et créative d'une génération que *Woke* fait monter sur scène. **Ainsi, le spectacle est décousu et fourre-tout, intelto et sensuel à la fois, militant mais pas trop, intersectionnel dans tous les sens et plein d'une vie joyeuse.** Teinté aussi d'une jolie mélancolie. En effet, coincé entre une génération qui croyait encore au progrès qu'apportaient les cadres sociaux traditionnels d'une société patriarcale et capitaliste et le risque de bascule dans les schémas autoritaires et réactionnaires qui font florès, le wokisme pourrait n'être finalement qu'un phénomène passager. Combat perdu d'avance ou mouvement générationnel qui s'imposera par la force d'entraînement de sa vitalité, il se dessine en friche, à la croisée des chemins et le spectacle mis en scène par Virginie Despentes à son image, dans sa fragilité inventive.

Woke

Mise en scène Virginie Despentes

Texte Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly, Paul B. Preciado

Avec

Sasha Andres, Soa de Muse, Casey, Mata Gabin, Soraya Garlenq, Félix Maritaud, Mascare, Clara Ponsot

Et les élèves de l'École du Nord

Clément Bigot, Sam Chemoul, Ambre Germain-Cartron, Miya Péchillon

Scénographie David Bobée, Léa Jézèquel

Assistanat à la mise en scène Fatima Ben Bassal

Lumières Stéphane Babi Aubert

Son Jean-Noël Françoise

Décor Les ateliers du Théâtre du Nord

Production

Théâtre du Nord, CDN Lille Tourcoing-Hauts de France

Avec le soutien des Plateaux Sauvages

À partir de 15 ans

Durée : 2h15

Théâtre du Nord

Du 12 au 16 mars 2024

mardi 12, mercredi 13, vendredi 15 à 20h

jeudi 14 à 19h

samedi 16 à 18h



THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE TOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBEE

CAUSETTE.FR

Mercredi 13 mars 2024



Répétition spectacle Woke © Soraya Garlenq

On a vu “Woke”, la première pièce de Virginie Despentes

Par Sarah Gandillot - 13 mars 2024

Comme à peu près tout ce que fait Virginie Despentes, *Woke*, présentée pour la première fois au Théâtre du Nord (Lille) mardi 12 mars, était très attendue. La pièce fait incontestablement partie des événements scéniques de l'année. Écrite à quatre mains avec l'écrivaine Anne Pauly, l'essayiste Paul B. Preciado et l'écrivain Julien Delmaire, la pièce au titre ironico-provoc est mise en scène par Despentes elle-même. Une première.

Cinq dates seulement. Du 12 au 16 mars. Un seul endroit : le Théâtre du Nord, à Lille, dont Virginie Despentes est, depuis quelque temps, artiste associée. Pour espérer en être, il fallait s'y être pris très à l'avance et avoir été rapide dans la prise de billet. Inutile de préciser que la première de *Woke*, hier soir, à Lille, affichait complet. Dans la salle, un public très jeune, très queer, hyper excité. Mais pas que. À en croire ce monsieur bien plus âgé que la moyenne qui parle fort avant que le spectacle commence : “*Ce soir, ça va être chaud, chaud, chaud.*”

Il faut dire que le projet est alléchant. Quatre écrivain·es aussi divers·es que talentueux·euses : Anne Pauly, à qui l'on doit le très beau *Avant que j'oublie*, paru en 2019 ; l'essayiste prolifique trans Paul B. Preciado ; le romancier et poète Julien Delmaire qui, dans la tradition du *spoken word*, déclame ses textes sur scène depuis des années, quand il n'anime pas des ateliers d'écriture dans les écoles, les hôpitaux psy, ou en milieu carcéral ; et, bien sûr, Virginie Despentes, qu'on ne présente pas. Réuni·es par cette dernière pour tenter d'écrire collectivement un texte pour la scène – à un moment où le climat politique en France était plus que tendu (manifestations contre la réforme des retraites, assassinat du jeune Nahel), l'entreprise était ambitieuse. On ne sait exactement quelle était l'ambition de départ, d'ailleurs, mais la pièce dont ils et elles ont accouché s'avère être une réflexion sur le processus d'écriture, le rôle de l'écrivain·e dans la société, son utilité, "*sa capacité à dénoncer, à émouvoir, à faire émerger de l'inédit, à esquisser des possibles*", comme l'écrivent les auteur·rices, dans le texte qui accompagne la pièce.

Sur scène, donc, des comédien·nes jouent les avatars de Despentes, Preciado, Pauly et Delmaire, incarné·es respectivement par Sasha Andrès, grande amie de l'autrice depuis le début des années 1990 et qui jouait déjà dans *Bye Bye Blondie* ; la rappeuse Casey, déjà aperçue aux côtés de Despentes et de Béatrice Dalle dans le spectacle *Viril·es* ; Clara

Ponsot, également de la partie dans *Bye Bye Blondie*, et Mata Gabin, chanteuse, chroniqueuse, humoriste et autrice, qui a notamment collaboré au livre manifeste *Noire n'est pas mon métier*. Sur la scène, autour d'une grande table de travail, ils et elles échangent, réfléchissent, galèrent, s'embrouillent un peu, se charrient. Quatre écrivains en quête d'un texte. "*L'écrivain est-il un collabo ?*" se demandent-ils-elles d'emblée ? Ça commence fort...

Après avoir envisagé une scène inaugurale de policier se faisant sodomiser par des lesbiennes énervées, les auteur·rices se ravisent. Conscient·es de la caricature et pas sûr·es de la pertinence du propos, ils et elles tenteront donc plutôt d'écrire sur "*ce qui nous reste d'humanité*". C'est alors qu'apparaissent sur scène les personnages des textes de chacun·e des écrivain·es. Des seconds rôles qui n'en sont pas, souvent drôles, qui amènent dérision, rythme et décalage nécessaire sur ces auteur·ices parfois en panne d'inspiration.

Pour les incarner, Despentes est allée chercher du côté des marges, aux "*confins de l'art, de la fièvre des ballrooms, de la performance queer, du théâtre expérimental, du cabaret burlesque, du cinéma underground*". Et clairement, voir ces artistes aux parcours inédits, aux personnalités hors normes, sur la scène d'un théâtre public (bien qu'il soit à l'avant-garde en l'occurrence) fait un bien fou. Citons-les, donc : il y a Soa de Muse (star du drag et performeuse burlesque) ; Félix Maritaud (*120 Battements par minute*) ; l'artiste Mascare, qui officie habituellement au cabaret parisien La Bouche et en tant que DJ au club queer L'Œil ; ou encore l'hilarante et très charismatique Soraya Garlenq, championne du monde d'*air guitar* en 2010 et cofondatrice du collectif Airnadette. Leur énergie, leur fièvre, leur humour et leur tendresse ruissèlent.

Ces personnages, donc, viennent titiller et bousculer leurs auteur·rices : à l'avatar de Despentes, ils lancent : "*L'amour, c'est pas ton rayon*", "*Pourquoi cet acharnement à toujours faire quelque chose alors que t'as pas besoin d'argent*". À celui de Pauly : "*Je m'emmerde dans ta conscience classe moyenne.*" Au cours des deux heures quinze que dure la pièce, il sera question des blocages de l'écriture, de la libido des femmes, du mot "racisé", de sa place dans le groupe, de Jean Genet, Toni Morrison, James Baldwin, des mères isolées, des étudiant·es qui crèvent la dalle, de la difficulté d'aimer quand on est pauvre – "*L'amour c'est un truc de bourges*" –, de précarité – "*La précarité, c'est physique*" –, des Gilets jaunes – "*Le #MeToo de l'économie*" –, d'un dialogue intergénérationnel très beau entre une mère prolotte morte trop tôt et sa fille devenue écrivaine. Le tout termine en fanfare dans un moment très cathartique de joie collective et de grosse musique qui appelle à agir, à "*créer une composition désirante*", qui hurle à la fin du capitalisme. En fond de scène, de grosses lettres composent le mot "AntiFaLove". Sur le devant, les lettres "WOKE" envahissent l'espace. "*C'est ici que l'amour commence*", crie-t-on sur scène. Le public est debout, grisé par l'énergie collective et le message à haute teneur politique.

De “wokisme”, au fond, il n’est pas tellement question dans cette pièce. Ce qui n’est pas très étonnant finalement, puisqu’il est vide de sens, agité simplement comme un chiffon rouge par ses détracteur·rices : les ennemi·es du progressisme. Ces détracteur·rices, justement, apparaissent dans la pièce sous les traits de journalistes genre CNews, posant des questions débiles, ou dans la bouche du directeur du théâtre caricaturé en figure hyper réac qui les accuse, elles et eux, les auteur·rices, d’hystériser le débat. Vision, soit dit en passant, un peu binaire de la chose...

Mais alors : de quoi est-il question, vraiment dans *Woke* ? C’est bien tout le sujet... Car si on en sort sans s’être jamais ennuyé et chargé d’une énergie salutaire qui donne envie de battre le pavé et de faire la révolution, reste tout de même en bouche un goût de perplexité. Le texte, s’il est émaillé, souvent, de fulgurances stylistiques et de punchlines savoureuses, peine à se structurer. On a bien du mal à suivre le fil de la réflexion et du propos.

Finalement, il pêche exactement là où il aurait voulu, et pu, changer la donne : à savoir trouver une seule voix. *Woke* n’y parvient jamais vraiment, se résumant finalement à un patchwork de textes, où l’on reconnaît d’ailleurs aisément la patte de chacun·e. Ils sont beaux, d’ailleurs, ils s’écoulent sans déplaisir, mais ne font jamais corps. Surtout, ils ne font pas théâtre. Il y a indéniablement des idées de mise en scène, de l’humour, des happenings, mais tout cela mis bout à bout peine à faire spectacle. Manque la dramaturgie.

Au bout du compte, venant de Despentes, on aurait attendu une proposition plus subversive, notamment en termes de scénographie. L’ensemble manque de folie, d’audace, de punk. De révolution scénique.



***Woke*, texte de Julien Delmaire, Virginie Despentes, Anne Pauly et Paul B. Preciado. Mise en scène de Virginie Despentes. Théâtre du Nord, à Lille, jusqu’au 16 mars.**

Virginie Despentes inszeniert

Was kann Literatur?

Von Eberhard Spreng

Die Starautorin, Essayistin und Filmregisseurin Virginie Despentes ist eine Ikone der queeren Literatur. Nun inszeniert sie erstmalig am Theater ein Stück. „Woke“ entstand zusammen mit den Co-Autorinnen- und Autoren Anne Pauly, Paul B. Preciado und Julien Delmaire.

Deutschlandfunk, Kultur Heute – 13.03.2023 → [Beitrag hören](#)



Foto: Arnaud Bertereau

Vier Autorinnen und Autoren sitzen an einem langen Tisch zusammen, ihre Laptops sind aufgeklappt. Ihr Auftrag: Sie sollen ein Theaterstück schreiben, aber kaum hat eine von ihnen einen Vorschlag für eine erste Szene gemacht, die sie auf der Vorderbühne auch gleich performativ illustriert, beginnen schon die Einwände. Hier würden Geschlechterklischees bedient, man brauche einen anderen Einstieg. Die Vier wollen der französischen Gesellschaft der Gegenwart mit all ihren Spaltungen, kulturellen und politischen Kämpfen den Spiegel vorhalten und fragen sich: Wo wäre die Sprache, die frei ist von neuen Verunglimpfungen, eine Sprache die versöhnt und nicht spaltet. Zwei der Schreibenden sind schwarz und entlarven en passant rassistische Gewohnheiten in Vergangenheit und Gegenwart:

„Auf den Büchern über Sklaverei sieht man immer einen schönen schwarzen Mann, statt dessen müsste hier der weiße Plantagenbesitzer abgebildet sein und seine zufrieden grinsende Familie.“

Eine Gegenerzählung will „Woke“ sein oder besser ein ganzes Bündel von Gegenerzählungen, die allesamt in den Konfliktthemen Rassismus, Sexismus, Klassismus angesiedelt sind. Und immer wieder tauchen dann allegorische Figuren auf, als körperliche Manifestierungen des gerade Diskutierten. Z.B. die fulminant agierende Dragqueen Soa de Muse, die das begeisterte Publikum schon mit kleinsten Gesten in ihren Bann schlagen kann. Immer wieder müssen sich die schreibenden Darsteller auch fragen, in welchem Kontext ihr geplantes Werk wahrgenommen wird und immer wieder auch taucht ganz plötzlich der neue Theaterdirektor auf und erinnert sie an den Vertrag, den sie unterschrieben haben.

„Ihr gehört mir und auch eure Worte gehören mir“, sagt der selbstherrliche junge Direktor, mit dem in diesem Stück wohl auch eine Kulturpolitik à la Rassemblement National gemeint ist. Die in Frankreich ohnehin schon stark nach rechts gerückte Presse taucht in der Gestalt von vier Journalisten auf, die die Autorinnen und Autoren mit Fragen malträtieren, die von rechten Ressentiments gegen Künstler nur so strotzen. Ist „Woke“ ein Kulturkampfstück? Ja und nein: Denn es fragt sich: Wie ist ein Widerstand möglich, der nicht schon in seiner Sprache neue Unterdrückung beinhaltet? Und: Wer bin ich Autorin, ich Autor mit meinen je eigenen Verletzungen und wie bestimmen diese meine Ideen? In der zwischen Aggression und Melancholie schwankenden Aufführung verspricht die Sprache eine Wahrhaftigkeit für inneres und äußeres Erleben nur dann, wenn sie sich von der Welt der Medien und des Internets entfernt und der Poesie annähert.

„Die Poesie ist wie eine Offenbarung, und Dank der Poesie werden Ideen zu Worten, die zuvor namen- und formlos waren.“ Auch bei der afroamerikanischen Dichterin und lesbischen Aktivistin Audrey Lorde sucht die geschundene Autorinnenschaft von heute Zuflucht und bei der, 2019 verstorbenen, ersten schwarzen Literaturnobelpreisträgerin Toni Morrison. Die Regisseurin Virginie Despentes lässt sie auftreten, wie eine milde, abgeklärte Figur. Sie ist hier ein die aktuellen Verwirrungen klug relativierendes, literarisches Vorbild. Die Bürgerrechtskämpferinnen vergangener Jahrzehnte sind hier, so scheint es, die intellektuellen Leitfiguren. Ist Literatur aber heute noch Ordnungsmacht in einer politisch verwirrten Gegenwart? fragt sich die französische Starautorin Virginie Despentes, die sich für einen wochenlangen Schreibprozess mit zwei literarischen Mitstreitern und einer Mitstreiterin im Théâtre du Nord in Klausur begeben hatte. Sie lassen sich nun vor vier Schauspielerinnen und Schauspielern vertreten. Aber auch diese Bühnenfiguren begegnen ihrem Double: Den verdrängten Abspaltungen ihrer Persönlichkeit, die als Alter Ego auftreten, in der Regel mit ungebremstem revolutionären Elan.

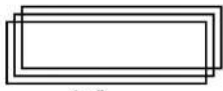


Foto: Arnaud Bertereau

Aus der Aufführung ist trotz mitunter etwas unbeholfener Regie eine unterhaltende Show vor ziemlich bedrückendem Hintergrund geworden: Die schiere Übermacht der Probleme kann wohl auch Poesie nicht heilen und so lässt die regieführende Schriftstellerin ihr Ensemble am Ende zu lauten Technoklängen Bühnenoffen utopische Befreiungsformeln in den Saal schmettern. Das Publikum jubelt, tanzt zu Standing Ovations. Was das Individuum nicht schafft, seine Befreiung, soll hier als Kommunion des Kollektivs gelingen. Frankreich, so lässt die Begeisterung ahnen, hat danach eine große Sehnsucht.



ANNONCES



THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE TOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBEE

LES INROCKS.FR
Mercredi 13 mars 2024

“Woke”, “Love Me”, “Gounouj”... Voici les spectacles à voir cette semaine !

par Igor Hansen-Love
Publié le 13 mars 2024 à 13h06
Mis à jour le 13 mars 2024 à 13h09

Virginie Despentes, Catol Teixeira, Léo Lérus... Voici notre sélection de spectacles à voir cette semaine.

Woke, par Virginie Despentes

Puisque les mots sont des objets de lutte, le plateau de théâtre s'impose comme un champ de bataille. Artiste associée au théâtre du Nord, Virginie Despentes met en scène une pièce écrite à quatre mains avec Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado. Il sera ici question d'écriture, bien sûr, mais aussi du rôle de l'artiste dans l'espace public, et des concepts fourre-tout vociférés à longueur d'antenne pour miner les luttes actuelles : wokiste, islamo-gauchiste, écoterroriste, féminazi... Qu'il s'agira de détricoter, pour se les réapproprier. Sur le plateau, ces artistes seront incarné-es par leur double fictionnel. La langue devrait gronder, et les corps vibrer... On a hâte.

Culture

Virginie Despentes au Théâtre du Nord, la rébellion confortable

L'auteur de la trilogie à succès "Vernon Subutex" jouit du statut d'"artiste associée" dans l'institution lilloise

Didier Desrimais - 29 février 2024



Sa pièce programmée le mois prochain et intitulée « *Woke* » se jouera à guichets fermés.

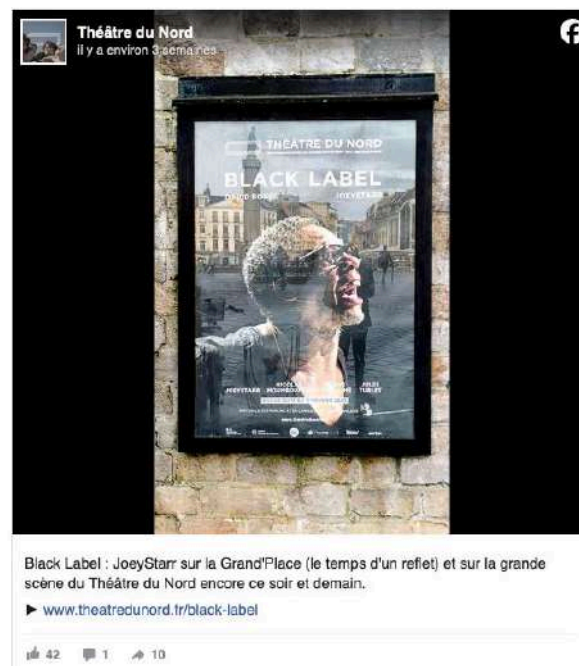
Décidément, les Lillois férus de théâtre déconstructiviste et sociétal sont gâtés. Depuis que David Bobée, co-fondateur de l'association "Décoloniser les arts", dirige le Théâtre national du Nord, ils ont pu jouir de spectacles plus affriolants les uns que les autres. Entre autres réjouissances : un Dom Juan déconstruit et « démythifié », une lecture de textes de et par Eddy Louis, un « *choc esthétique dessinant un féminisme révolutionnaire* » avec Virginie Despentes et Béatrice Dalle. Martine Aubry, maire de Lille, attendait beaucoup de David Bobée et de son « *répertoire très ambitieux sur les enjeux sociétaux* ». Gageons qu'elle n'a pas été déçue. Et que ce début d'année répond entièrement à ses vœux.

Les subversives drag queens à toutes les sauces

Car, au Théâtre du Nord, 2024 débute en fanfare. Un samedi par mois, les parents et leurs enfants à partir de cinq ans sont conviés à venir écouter des *Contes à paillettes* dans lesquels « *des sorcières rusées, des princesses aventurières, des grenouilles poilues et des princes pas si charmants questionnent le monde* ». Les lectures de ces contes sont assurées par les drag queens du Collectif Paillettes. « *Iel était une fois... des créatures à poil et à vapeur dans un monde tout en couleurs* », annonce-t-on sur le site internet du théâtre. Petit cours de français à l'usage des crétins inclusifs : au contraire de ce que semblent croire ces derniers, le « il » de « il était une fois » est comme le « il » de « il pleut » : il ne fait référence à aucune personne de sexe masculin mais introduit ce qu'on appelle une proposition impersonnelle. Mais allez expliquer ça à Tata Foxie, un des drag queens composant la « *joyeuse bande qui questionne notre époque* » mais ignore sa grammaire. Tata Foxie s'était déjà fait remarquer lors d'une soirée organisée par Mediapart au cours de laquelle *iel* s'était plaint de l'hostilité des « *gens de droite et d'extrême droite* » à son encontre. Présent à ses côtés, le rappeur Médine l'avait alors soutenu en convoquant l'idée d'un combat intersectionnel d'un genre nouveau : « *Ils comprennent qu'une convergence politique est en train de se mettre en place.* » Peut-être Médine, par solidarité avec la cause LGBT, emmènera-t-il un jour prochain sa progéniture à un de ces spectacles où Tata Foxie et ses camarades dénoncent le méchant patriarcat et la masculinité toxique en lisant aux enfants *Un tigre en tutu*. Mais, je ne sais pas pourquoi, j'ai quand même un doute.



Du 13 au 17 février, les Lillois ont pu entendre « l'amoureux des mots » JoeyStarr. Ce dernier a lu sur la scène de leur théâtre « les grands écrits de la pensée antiraciste », des textes d'Aimé Césaire, de Malcolm X et... d'Assa Traoré. À l'issue du spectacle, l'amoureux des mots s'est livré au journal *La Croix* : « Mes deux parents sont Martiniquais, toute cette histoire, toute cette culture, me porte à mort. C'est une continuité, je fais partie du tissu social de tout ce qu'on a livré ce soir. » De son côté, le metteur en scène David Bobée, inquiet, s'est interrogé : « Aujourd'hui, le racisme est à l'œuvre. Alors, comment on se comporte ? C'est une vraie question surtout avec la menace d'une arrivée du RN aux plus hautes sphères du pouvoir. » Aux dires des quelques critiques plus sensibles à l'art scénique qu'à la propagande, la prestation du rappeur a été nullissime, et la mise en scène de Bobée, affligeante. Pourtant, la salle n'a pas désempli et il est prévu que JoeyStarr aille brailler dans de nombreux théâtres et autres centres culturels à travers la France.



Hommes déconstruits, racisés et femmes à barbe

Pendant ce temps, du 12 au 16 mars, la première pièce de théâtre de Virginie Despentes sera jouée au Théâtre du Nord. Elle s'intitule... Woke. En plus de M^{me} Despentes, le déconstructeur en chef de l'hétéro-patriarco-colonialisme, l'inénarrable Paul B. Preciado, fera partie des comédiens. La présentation officielle, écrite en simili-français, donne vraiment envie... de rire : « *Ils et elles ont décidé de créer sur scène leurs doubles fictionnels, en répétitions et en processus d'écriture de personnage, qui peu à peu prendront leur autonomie. Quatre écrivain.es autour d'une table, c'est un immense bordel mental et une source infinie de tensions et d'alliances. Leurs personnages sont fous amoureux, un peu paumées (sic), précaires, lesbiennes, trans, racisées (sic), disco techno punk vaudou, prolixes, hésitants, en colère et se posent cette question : que serait, aujourd'hui, la révolution dont iels rêvent ?* » Il n'est pas difficile d'imaginer le profil du public friand de ce genre de « théâtre » conforme à l'idéologie wokiste – là où il y a une université accueillant des professeurs et des étudiants en sociologie, en études de genre ou en études postcoloniales, une antenne de Sciences Po et une École de journalisme, là se trouvent les principales brigades de la *culture woke*. Ajoutez-y un ou deux bataillons de petits-bourgeois socialo-macroniens rebellocrates toujours à l'affût d'un moyen de flatter les totalitarismes culturels du moment, et il arrive ce qu'il devait arriver : le spectacle de Despentes, à peine ouvert à la réservation, affiche déjà complet.

Ce public trié sur le volet se précipitera sûrement à un autre spectacle qui se déroulera du 10 au 13 avril. Le titre est prometteur : *“Rien n'a jamais empêché l'histoire de bifurquer”*. Anne Conti, metteuse en scène, comédienne et... ex-députée suppléante LFI, lira un texte de... Virginie Despentes écrit à l'occasion d'un séminaire organisé par... Paul B. Preciado au Centre Pompidou. Ce texte est « *un appel à ce que l'histoire bifurque, libérée des carcans du capitalisme, du colonialisme, du patriarcat, du racisme et de l'homophobie* ». Si vous voulez entendre à quoi ressemble une bouillie verbale, un charabia nombriliste se prenant pour de la poésie anarchiste, je vous invite à vous rendre sur YouTube et à tapoter sur votre clavier : Virginie Despentes Lecture Pompidou. Il faut avoir le cœur bien accroché pour écouter la totalité de cette ânerie pseudo-révolutionnaire scandée par une Virginie Despentes sur orbite. Allez, pour vous dissuader quand même de vous infliger ce supplice, je vous offre un extrait représentatif de ce « *manifeste magistral et puissant* » qui se veut également un « *appel urgent au déploiement de la douceur* » :

“ *Le patriarcat est une narration et elle a fait son temps. Terminé de passer nos vies à quatre pattes sous les tables de vos festins à grignoter vos restes et sucer vos bites à l'aveugle, gratuitement, aimablement, en remerciant abondamment à chaque éjaculation, à nous dire que ça vous fait tellement plaisir de nous voir heureux. [...] Je sais et je sens qu'il n'existe pas de séparation nette entre moi et le ministre pointeur raciste, entre moi et l'idiote ménopausée qui vient parler de la douceur des hommes, entre moi et la meute des tarés agressifs qui s'insurgent de ce qu'on oublie un peu vite l'importance de la testicule (sic) dans l'art, entre moi et les harceleurs de merde exigeant le silence de celles qui évoquent notre histoire coloniale commune, entre moi et les sous-doués utiles du IIF Reich. Je suis aussi leur agonie fétide puisque rien ne me sépare de la merde qui m'entoure. »*

Cette porno-scatologie de bazar est faite pour épater l'étudiant analphabète et l'ex-trotskyiste embourgeoisé. Quant aux critiques craignant de passer pour d'affreux réacs s'ils ne cirent pas les pompes de Virginie la rebelle, ils cirent, que voulez-vous, ils cirent.



La patronne

À propos de cirage de pompes, on se souviendra du *Masque et la Plume* génuflexible qui rendit compte de *Cher connard*, le dernier livre de Virginie Despentes. Jérôme Garcin n'hésita pas à comparer ce "roman épistolaire" à celui de Pierre Choderlos de Laclos. Élisabeth Philippe, critique à *L'Obs*, décréta que « *la patronne* » avait « *saisi les mutations, les transformations de la société avec une vigueur et une intelligence qu'on trouve très peu ailleurs* ». Frédéric Beigbeder mit ses pas dans ceux de Garcin et trouva que c'était « *une très bonne idée d'avoir voulu réécrire Les Liaisons dangereuses* ». Nelly Kapriélan, des *Inrocks*, fut tellement « *bluffée* » par ce livre « *brillantissime* », qu'elle se mit à baragouiner : « *Tout tient sur la langue et le propos d'une intelligence foudroyante.* »

Gómez Dávila affirmait qu'un « *lecteur expérimenté hume dès le premier adjectif le livre faisandé* ». Conscientieux, Éric Naulleau lut à sa sortie le livre en entier mais, avant d'en faire une réjouissante et sarcastique recension dans *Marianne*, tint à rappeler deux choses essentielles. Premièrement, le fait que « *cette rebelle en carton qui coche toutes les cases de la notabilité – ancienne jurée du prix Femina, du prix Goncourt, romancière dont un livre fut adapté pour une série sur Canal +, réalisatrice de films calamiteux soutenus par le CNC dont elle devint membre, etc. – est en vérité une rentière qui mange sa soupe à toutes les meilleures tables* ». Deuxièmement, le texte émétique que cette islamo-gauchiste écrivit, immédiatement après l'attentat qui décima la rédaction de *Charlie*, pour déclarer son « *amour* » aux frères Kouachi dont le geste avait été, selon elle, « *héroïque* ». Éric Naulleau écharpa le livre de Despentes en saluant « *l'habileté qui consiste à malaxer tous les thèmes du moment pour en faire une bouillie textuelle de grande consommation* ». Bouillie que va pouvoir continuer d'éructer au Théâtre du Nord cette artiste subversive sachant profiter sans modération des généreuses institutions culturelles financées par la collectivité. En effet, M^{me} Despentes possède aujourd'hui le statut privilégié d'artiste associée au Théâtre du Nord – ce dernier bénéficie chaque année de 4 millions d'euros de subventions publiques.

David Bobée peut prolonger ce statut durant tout le temps de son mandat. Ainsi, les *performances* wakes vont pouvoir continuer de s'accaparer la scène du théâtre lillois tandis que le véritable art théâtral y disparaîtra à tout jamais.

Ernaux, Angot, Des- pentes : quand les au- trices changent de médias

par **Nelly Kaprielian**
Publié le 26 février 2024 à 11h10
Mis à jour le 28 février 2024 à 12h50



Annie Ernaux © Alain Jocard / AFP - Christine Angot © Rachel Woodson/Flammarion - Virginie Despentes © Renaud Moncourty

Simple hasard ou logique continuité de leurs carrières, trois autrices de renom – Annie Ernaux, Christine Angot, Virginie Despentes – ont récemment troqué la littérature pour le cinéma ou le théâtre. Pourquoi cette transition ?

[...]

...en passant par les planches

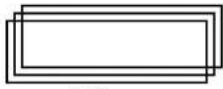
D'une autre manière, en mars aussi, Virginie Despentes passe à la mise en scène au théâtre avec *Woke*, une "pièce" écrite à plusieurs (Despentes, Paul B. Preciado, Anne Pauly et Julien Delmaire), interprétée par quatre acteur-ices sur la scène du théâtre comme une conversation entre eux et elles autour de la liberté, de l'amitié, du féminisme, etc. Comme si le dispositif du dialogue (sur ces mêmes questions) mis en place dans *Cher Connard* (Grasset, 2022) culminait dans la vérité de ces corps et de leur voix et de leurs propres mots sur scène.

On l'écrivait la semaine dernière au sujet de Truman Capote, le danger à vouloir exhiber la vérité de ce que l'on a vu et entendu sans aucun filtre, dans toute sa cruidité, sa cruauté, c'est le suicide littéraire. À moins, à un moment de sa trajectoire, de changer de média, comme Ernaux, Angot et Despentes, comme un prolongement de leur geste littéraire.

[...]

***Woke* de Virginie Despentes au Théâtre du Nord, Lille, du 12 au 16 mars.**

[...]



THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE FOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBÉ

LE FIGARO MAGAZINE

Vendredi 16 février 2024

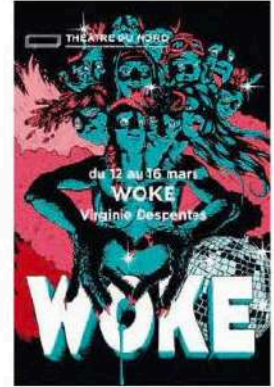
NOUS VIVONS UNE ÉPOQUE
FORMIDABLE,
PAR NICOLAS UNGEMUTH

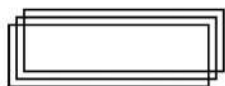
DE BEAUX RESTES

Avec ces histoires de genres, on a parfois du mal à s'y retrouver. Une nouvelle intéressante vient de tomber. Un homme originaire du Michigan qui se prend pour une femme musulmane engage des poursuites judiciaires contre son ancien partenaire afin de récupérer ses testicules qu'il conserve dans leur réfrigérateur commun depuis son opération. Voici une cause de dispute conjugale peu banale, mais innovante. Que compte-t-il faire de ces organes une fois récupérés ? Mystère, mais ça peut faire de beaux souvenirs dans le

formol. Pour oublier ces délires peu compréhensibles, heureusement, il reste le théâtre. Le 12 mars prochain, il sera possible d'aller voir la pièce de théâtre de Virginie Despentes à Lille. Avec *Woke*, il y aura de quoi se distraire. Selon le communiqué, il s'agit de « *Quatre écrivain.e.s autour d'une table* », c'est « *un immense bordel mental et une source infinie de tensions et d'alliances. Leurs personnages sont fous amoureux, un peu paumés, précaires, lesbiennes, trans, racisées, disco techno punk vaudou, prolixes, hésitants,*

en colère et se posent cette question : que serait, aujourd'hui, la révolution dont ils rêvent ? » Si vous êtes « *disco techno punk vaudou* », vous passerez un bon moment. De son côté, Christine Angot s'apprête à sortir un film réalisé par ses soins, *Une famille*. Il y sera question d'inceste. Cette surprise... Quant à la famille en question, il s'agit de la sienne. Nous vient alors une idée, un souhait, un désir, un rêve : la comédie musicale de Sandrine Rousseau avec elle-même dans le rôle principal. Sous-titres obligatoires.





THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE FOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBE

LES INROCKUPTIBLES

Février 2024

LEVERS DE RIDEAU

Théâtre, danse, opéra : les vingt-cinq spectacles à ne pas manquer cette année. Texte Igor Hansen-Løve, Philippe Noisette, Patrick Sourd

[...]

23 VIRGINIE

DESPENTES - théâtre

C'est un texte écrit à quatre. L'autrice iconique, artiste associée au Théâtre du Nord, s'est entourée de Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado pour composer cette pièce faite de mises en abyme, de poupées gigognes et de chausse-trappes. Tout commence avec le quatuor justement, incarné par des comédiens et des comédiennes autour d'une table. Comme les créateur-rices de l'œuvre, on les verra discuter, se disputer, tomber d'accord, imaginer des scènes, et donner vie à des personnages. Lesquels deviendront parfaitement autonomes et tâcheront de faire advenir un monde nouveau. En somme, *Woke* traite du pouvoir de la littérature, et du théâtre comme un perpétuel *work in progress*. ♡ I. H.-L.

Woke de Virginie Despentes, avec Sasha Andres, Casey, Mata Gabin, Félix Maritaud..., au Théâtre du Nord, Lille, du 12 au 16 mars.

[...]

2024, suivez le guide

Si on ne sait pas grand-chose de ce que nous réserve l'année qui vient, il y a en revanche quelques rendez-vous que l'on peut d'ores et déjà caler. Expos, films, spectacles, festival, albums, séries, livres : *save the dates!*

Texte Carole Boinet, Bruno Deruisseau, Olivier Joyard, Nelly Kapriélian, Jean-Marc Lalanne, Ingrid Luquet-Gad, François Moreau, Nicolas Moreno, Philippe Noisette, Patrick Sourd, Robin Vaz, Franck Vergeade

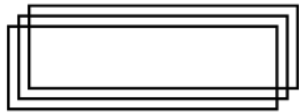
[...]

Virginie Despentes (scènes)

Artiste associée au Théâtre du Nord en 2021 pour écrire sa première pièce, Virginie Despentes s'est entourée de Paul B. Preciado, Anne Pauly et Julien Delmaire pour s'interroger sur le rôle de l'écrivain·e dans l'espace public. Cela donne *Woke*, une pièce où eux et elles-mêmes, interprétant leur double fictionnel sur scène, échangent autour d'une table. Tensions, amours, rêves de révolution, désir d'être ensemble, dans un autre monde, à réinventer, ensemble donc. Un beau programme. ♣ N. K.

Woke de Virginie Despentes, Paul B. Preciado, Anne Pauly et Julien Delmaire. Au Théâtre du Nord, Lille, du 12 au 16 mars.

[...]



THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE TOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBÉE

THEATRE(S)

Printemps 2024

LEVER DE RIDEAU

PHILÉMON VANORLÉ

Scénographe et plasticien, Philémon Vanorlé signe avec *L'Échappée* son premier spectacle, qu'il interprète. Il s'agit du récit de l'itinéraire d'une de ses œuvres – un cercueil à la forme atypique – et à travers celui-ci, c'est l'histoire d'une amitié. Philémon Vanorlé questionne aussi le rapport à la mort et à l'auctorialité de l'œuvre d'art, entre autres. Un spectacle à la fois modeste et intelligent.



MARIE CHARBONNIER

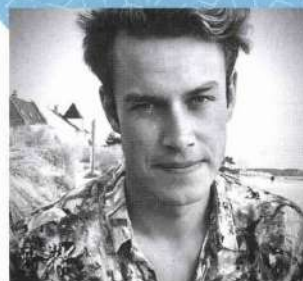


J.F. PAGÈS-GRASSET

VIRGINIE DESPENTES

Avec *Troubles*, Virginie Despentes place une fois de plus son art très haut, ici dans le cadre d'un concert littéraire à la frontière entre musique et théâtre. Entourée du groupe Zéro, de Casey et de Béatrice Dalle, elle invite à découvrir les littératures queers. La romancière investit de plus en plus la scène, puisqu'elle vient tout juste de créer son premier spectacle purement théâtral, *Woke*, au Théâtre du Nord, à Lille (Nord).

LA RÉDACTION A ADORÉ

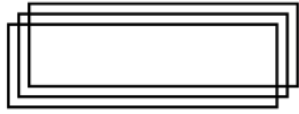


D. R.

VICTOR INISAN

Metteur en scène et concepteur de lumière, Victor Inisan nous emporte sur Mars avec sa création *Mars exploration* et, ce faisant, aux confins des territoires de l'humanité. Une exploration à l'intensité hors du commun, tant la force de ses images parvient à provoquer chez ceux qui les voient la puissance du toucher et l'intelligence de la pensée. En apesanteur, entouré des souvenirs de Claude Régy et de Jan Fabre auxquels la performance le rappelle, le spectateur chanceux vagabonde alors, entre plaisir immédiat et bonheur anticipé de se savoir face au futur du théâtre français.

**ANNONCES
NOVEMBRE 2024**



THÉÂTRE DU NORD

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL LILLE TOURCOING HAUTS-DE-FRANCE - ÉCOLE - DIRECTION DAVID BOBÉE

LE MONDE

Vendredi 1^{er} novembre 2024

Seize spectacles à réserver : « Les Fausses Confidences », « Edgar », « Ihsane », « Le Début de la fin »...

Théâtre, opéra, danse, humour... Avant leur sélection pour les fêtes de fin d'année, les journalistes de la rubrique culture du « Monde » proposent leur choix de rendez-vous à ne pas manquer en novembre.

LA LISTE DE LA MATINALE

De Marivaux à Pagnol, du monde paysan jusqu'au cosmos, de la mezzo italienne Cecilia Bartoli au chorégraphe belge Sidi Larbi Cherkaoui, sans oublier des seuls-en-scène désopilants, les occasions de se divertir ne manquent pas cet automne.

THÉÂTRE

« Woke » : Virginie Despentes appelle à l'insurrection des imaginaires



Sasha Andres, Clara Ponsot et Mata Gabin dans « Woke », au Théâtre du Nord, à Lille, lors de la générale, le 11 mars 2024. ARNAUD BERTEREAU

Quatre auteurs (dans la réalité Virginie Despentes, Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado) doivent écrire une pièce dont le sujet pourrait être la liberté de créer dans une société qui rêve d'ordre et de moralité ? Comment faire entendre l'irrévérence des queers, des trans ou des lesbiennes, la parole des woke ? Dans un fatras de bureaux, d'ordinateurs et de canapés, des personnages improbables font irruption. Leur intrusion (celle notamment de Soa de Muse, égérie drag-queen magnétique) est un appel à l'insurrection des imaginaires. Face à un climat politique anxiogène, un mot d'ordre : « *C'est ici que l'amour commence* ». Ce leitmotiv final se hurle en musique dans une salle noyée de fumigènes où, du plateau aux gradins, tout le monde danse. Ce n'est plus du théâtre, c'est de la transe. **J. Ga.**

Théâtre du Nord . Lille, du 19 au 23 novembre.

• « Woke » : Virginie Despentes appelle à l'insurrection des imaginaires



Sasha Andres, Clara Ponsot et Mata Gabin dans « Woke », au Théâtre du Nord, à Lille, lors de la générale, le 11 mars 2024. ARNAUD BERTEREAU

Quatre auteurs (dans la réalité Virginie Despentes, Julien Delmaire, Anne Pauly et Paul B. Preciado) doivent écrire une pièce dont le sujet pourrait être la liberté de créer dans une société qui rêve d'ordre et de moralité ? Comment faire entendre l'irrévérence des queers, des trans ou des lesbiennes, la parole des woke ? Dans un fatras de bureaux, d'ordinateurs et de canapés, des personnages improbables font irruption. Leur intrusion (celle notamment de Soa de Muse, égérie drag-queen magnétique) est un appel à l'insurrection des imaginaires. Face à un climat politique anxigène, un mot d'ordre : « *C'est ici que l'amour commence* ». Ce leitmotiv final se hurle en musique dans une salle noyée de fumigènes où, du plateau aux gradins, tout le monde danse. Ce n'est plus du théâtre, c'est de la transe. **J. Ga.**

Théâtre du Nord. Lille, du 19 au 23 novembre.



**CRITIQUE
NOVEMBRE 2024**

SPECTACLE
Au théâtre, Virginie Despentès dégomme joyeusement les anti-woke

PAR AURÉLIEN MARTINEZ
le 22/11/2024



Au Théâtre du Nord, à Lille, a repris cette semaine *Woke*, le spectacle créé au printemps par Virginie Despentès avec Paul B. Preciado, Anne Pauly et Julien Delmaire. Un bouillonnant manifeste politique revendiquant fièrement l'anglicisme devenu un épouvantail du lobby réac.

Virginie Despentès, [Anne Pauly](#), [Paul B. Preciado](#) et Julien Delmaire sont sur un plateau. Du moins leurs doubles de fiction dans le spectacle *Woke*, qui réfléchissent devant une feuille blanche à l'élaboration collective d'une pièce commandée par un théâtre. Mais c'est quand l'équipe aux commandes explose son cadre et cesse de s'autocommenter que le spectacle devient véritablement théâtral. Interprété par une douzaine d'artistes queers et/ou racisés venus d'univers très différents (la drag queen [Soa de Muse](#), le comédien [Félix Maritaud](#), la rappeuse Casey...), la pièce offre dans son dernier quart d'heure une déflagration poétique et politique scandée par une troupe avide de déboulonner le patriarcat, le capitalisme et consorts.

Sur le plateau, devant le slogan "Antifa love" en lettres capitales géantes, les interprètes, foule bigarrée réclamant un monde plus juste où tous les êtres auraient droit de cité, communient entre eux autant qu'avec la salle. Et placent de leur côté le public qui, le soir de la première de la nouvelle série de représentations lilloises, a fini debout, en une sorte de catharsis collective régénérante.



Cadavre exquis

Artiste associée au Théâtre du Nord de Lille, que le metteur en scène qui le dirige, **David Bobée**, conçoit comme "un lieu de diversité" au plus près des enjeux de l'époque, **Virginie Despentes** a voulu, pour sa toute première pièce, travailler en compagnie de figures littéraires elles aussi engagées à la gauche de la gauche. L'attelage est le cœur du spectacle, le processus de création et la place de l'artiste militant devenant le carburant du texte.

Un point de départ qui permet au récit d'avancer par séquences, chacune des plumes écrivant un bout du tout pour transmettre ses idées, ses réflexions sur le choix des mots (racisé vs noir, lesbienne vs gouine...), l'état de la société française, les violences policières, les références à **James Baldwin**, **Jean Genet** ou encore Toni Morrison... D'où l'architecture parfois bancal d'un ensemble que le quatuor a tenté de lier en alternant monologues puissants, bons mots savoureux (on rit souvent) et répliques purement fonctionnelles au son de Blondie, Le Tigre, **Kiddy Smile** ou encore **Vitalic**. Jusqu'à ce final, donc, salvateur et réconciliateur, les personnages explosant les carcans dans lesquels ils sont cantonnés pour replacer la marge au centre.

>> *Woke*, **au Théâtre du Nord à Lille** jusqu'au samedi 23 novembre (dernière représentation suivie d'un aftershow **Sidragtion**).